

Mgr Camille Roy

Propos sur nos écrivains



BeQ

Mgr Camille Roy

(1870-1943)

Propos sur nos écrivains

choix de textes

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 83 : version 1.0

Ordonné prêtre, Camille Roy poursuit ses études à Paris, puis enseigne la philosophie et la littérature au Séminaire de Québec, et à l'Université Laval, dont il sera recteur pendant plusieurs années. Il a écrit de nombreux livres, notamment de critique littéraire. En 1925, il est couronné par l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre. On a dit souvent que son approche était trop complaisante, mais il a le mérite d'avoir aimé cette littérature et d'être à l'origine du discours critique au Québec.

Bibliographie de Mgr Camille Roy

L'Université Laval et les fêtes du cinquantième. 1903.

Tableau de l'histoire de la littérature canadienne-française. Imprimerie de L'Action sociale, Québec, 1907.

Essais sur la littérature canadienne. Librairie Garneau, Québec, 1907.

Nos origines littéraires. Imprimerie de L'Action sociale, Québec, 1909.

Les fêtes du troisième centenaire de Québec. 1911.

Propos canadiens. Imprimerie de L'Action sociale, Québec, 1912.

L'Abbé Henri Raymond Casgrain. La formation de son esprit ; l'historien ; le poète et le critique littéraire. Montréal, Librairie Beauchemin, 1913.

Nouveaux essais sur la littérature canadienne. Imprimerie de L'Action sociale Ltée, Québec, 1914.

La critique littéraire au XIX^e siècle : de Mme de Staël à Émile Faguet. Conférences de l'Institut

canadien, 1917-1918. Imprimerie de L'Action sociale, Québec, 1918.

Érables en fleurs. Pages de critique littéraire. Québec, 1923.

Mgr de Laval. 1923.

À l'ombre des érables. Hommes et livres. Imprimerie de L'Action sociale Ltée, Québec, 1924. (Prix David)

Études et croquis : « Pour faire mieux aimer la Patrie ». Louis Carrier & Cie, Les Éditions du Mercure, Montréal et New-York, 1928.

Les leçons de notre histoire : discours. Imprimerie de L'Action Sociale Ltée, Québec, 1929.

Regards sur les lettres. Librairie de L'Action sociale, Québec, 1931.

Poètes de chez nous : Études extraites des *Essais* et *Nouveaux essais sur la littérature canadienne*. Éditions Beauchemin, Montréal, 1934.

Romanciers de chez nous : Études extraites des *Essais* et *Nouveaux essais sur la littérature canadienne*. Éditions Beauchemin, Montréal, 1935.

Historiens de chez nous : Études extraites des *Essais* et *Nouveaux essais sur la littérature canadienne*. Éditions Beauchemin, Montréal, 1935.

Nos problèmes d'enseignement. 1935.

Pour conserver notre héritage français. Éditions Beauchemin, Montréal, 1937.

Morceaux choisis d'auteurs canadiens. 1938.

Manuel d'histoire de la littérature canadienne de langue française. 1939.

Pour former des hommes nouveaux : discours aux jeunes gens. Éditions Bernard Valiquette, Montréal, 1941.

Semence de vie. 1943.

Du fleuve aux océans. Éditions Beauchemin, Montréal, 1943.

La nationalisation de la littérature canadienne

(Conférence faite à l'Université Laval, le 5 décembre 1904, à l'occasion de la séance publique annuelle de la Société du Parler français au Canada.)

Il y a quarante ans Crémazie se demandait si une littérature nationale était ici possible¹ ; il désespérait,

¹ « Plus je réfléchis sur les destinées de la littérature canadienne, moins je lui trouve de chances de laisser une trace dans l'histoire. Ce qui manque au Canada, c'est d'avoir une langue à lui. Si nous parlions iroquois ou huron, notre littérature vivrait. Malheureusement, nous parlons et écrivons d'une assez piteuse façon, il est vrai, la langue de Bossuet et de Racine. Nous avons beau dire et beau faire, nous ne serons toujours, au point de vue littéraire, qu'une simple colonie; et quand bien même le Canada deviendrait un pays indépendant et ferait briller son drapeau au soleil des nations, nous n'en demeurerions pas moins de simples colons littéraires. Voyez la Belgique, qui parle la même langue que nous. Est-ce qu'il y a une littérature belge? Ne pouvant lutter avec la France pour la beauté de la forme, le Canada aurait pu conquérir sa place au milieu des littératures du vieux monde, si parmi ses enfants il s'était trouvé un écrivain capable d'initier, avant Fenimore Cooper, l'Europe à la grandiose nature de nos forêts, aux exploits légendaires de nos trappeurs et de nos voyageurs. Aujourd'hui, quand bien même un talent aussi puissant que celui de l'auteur du *Dernier des Mohicans* se révélerait parmi nous, ses œuvres ne produiraient aucune sensation en Europe, car il aurait

pour sa part, que l'on vît jamais en notre pays se constituer une telle littérature, et entre autres mauvaises raisons dont il essayait d'étayer sa thèse, il y avait celle-ci, très grave, que nous parlons et que nous écrivons en français. N'ayant pas, pour exprimer nos idées, une langue qui soit exclusivement la nôtre, nous ne pouvons donc créer et développer chez nous une littérature qui soit vraiment distincte de la française. Poussant jusqu'au paradoxe, et jusqu'à la boutade, cette opinion personnelle, il regrettait, avec larmes, que nous, gens du Canada, nous ne parlions pas plutôt le huron ou l'iroquois : ce qui, assurément, mettrait en notre langage une saveur originale, en nos œuvres un parfum nouveau, vierge, le seul qui pourrait faire goûter des autres peuples nos discours et nos livres.

Le temps, qui brise et renverse tant de théories, n'a pas eu de peine à détruire celle-là. Notre littérature se

l'irréparable tort d'arriver le second, c'est-à-dire trop tard. Je le répète, si nous parlions huron ou iroquois, les travaux de nos écrivains attireraient l'attention du vieux monde. Cette langue, mâle et nerveuse, née dans les forêts de l'Amérique, aurait cette poésie du cru qui fait les délices de l'étranger. On se pâmerait devant un roman ou un poème traduit de l'iroquois, tandis que l'on ne prend pas la peine de lire un livre écrit en français par un colon de Québec ou de Montréal. Depuis vingt ans, on publie chaque année, en France, des traductions de romans russes, scandinaves, roumains. Supposez ces mêmes livres écrits en français, ils ne trouveraient pas cinquante lecteurs. » Octave Crémazie, *Lettre à l'abbé Casgrain*, 29 janvier 1867.

développe, et cela suffit pour qu'il ne soit plus permis de douter de son existence. Au surplus, ce ne sont pas ces messieurs de Lorette et de Caughnawaga qui ont accompli cette merveille, et nous n'avons pas même dérobé à leurs lèvres ce parler et ce miel indiens qui devaient faire si alléchante la littérature canadienne. C'est notre langue française qui exprime, pénètre de sa vertu, et comme de son arôme subtil, nos pensées, et c'est avec toutes les qualités précieuses qui en sont inséparables, et que nous avons héritées de nos pères, que l'on a composé les œuvres les plus délicieuses et les plus substantielles que l'on voit dans notre bibliothèque nationale. Et loin que nous songions à changer ce langage, notre Société du Parler français n'a pas d'autre but que de l'étudier pour le mieux connaître, et de le mieux connaître pour le mieux conserver. Elle souhaite en même temps, avec combien d'ardeur, que notre littérature se développe dans la proportion où l'on connaîtra mieux notre langue, et que cette littérature, aussi bien que cette langue, conservent l'une et l'autre leur caractère propre et leur vigoureuse originalité.

Si donc c'est une question aujourd'hui que de savoir comment il convient de protéger notre langue contre les influences qui la pourraient corrompre, c'en est une autre qui s'y rattache par plus d'un lien, que de découvrir comment il ne faut pas égarer sur des sujets étrangers, ou gâter par des procédés exotiques notre

littérature canadienne. En d'autres termes, et puisque le mot a été créé pour les besoins de la sociologie et ceux de la politique, un problème a été en ces derniers temps et souvent posé, qui est celui de la nationalisation de notre littérature. Et puisque nos revues et certains journaux qui veulent étendre à toutes les fibres de l'âme canadienne le mouvement nationaliste, sont revenus avec quelque insistance sur ce sujet, il ne sera peut-être pas inutile d'essayer ce soir de préciser un peu les données du problème, et de dire d'abord ce que par nationalisation de la littérature il ne faut pas entendre, pour comprendre mieux ensuite et définir ce qu'il en faut penser.

Traiter des sujets canadiens, et les traiter d'une façon canadienne : tel est le mot d'ordre, ou le refrain que s'en vont répétant nos publicistes et nos critiques. Qu'est-ce que cela veut donc dire ? et le doit-on prendre en un sens si rigoureux qu'il faille blâmer ceux qui exerceraient autrement leur activité littéraire, et s'occuperaient, par exemple, à écrire sur des questions qui relèvent d'une autre histoire que la nôtre ? et faut-il aussi condamner tous ceux qui chercheraient à utiliser en leurs livres les ressources d'un art qui ne serait pas le fruit spontané de notre génie national ? Certes, il est sûr que, à cette heure de l'histoire de notre littérature, notre principale occupation, à nous Canadiens, ne doit pas être de faire des romans de mœurs où s'étale la vie des

Topinambous, ni non plus d'apprendre au monde comment, en Chine, s'est développée et affermie la dynastie régnante que fonda, au dix-septième siècle, Choun-Tchi. Et ce n'est peut-être pas, non plus, le péril qui menace notre littérature nationale. Mais d'autre part, est-il nécessaire que l'écrivain canadien s'enferme tellement dans l'étude de l'histoire, des mœurs, de la nature de son pays, qu'il ne puisse s'appliquer à d'autres sujets, à des sujets qui dépassent notre vie canadienne et nos frontières ? Si c'est cela que l'on veut dire, c'est sans doute un autre excès et c'est une autre erreur.

Il ne peut être absolument interdit à nos romanciers de situer leurs personnages dans un autre milieu que celui où nous nous mouvons nous-mêmes, et de les faire vivre d'une autre vie que la nôtre ; il ne peut être condamnable à nos philosophes d'étudier les problèmes les plus généraux de la psychologie, et de nous dire en notre langage français leurs conclusions ; il ne peut être mauvais que nos moralistes essaient de comprendre l'homme « ondoyant » tel qu'il existe partout, et qu'ils tracent dans leurs livres la ligne fuyante de ses contradictions, et nous ne devons pas leur déclarer d'avance que, pour nous Canadiens,

.....c'est folie à nulle autre seconde

De vouloir se mêler de corriger le monde ;

il ne peut être défendu à nos poètes lyriques d'exprimer de leur âme tous ces sentiments, à coup sûr internationaux, et communs à toutes les âmes, que la vie et la mort, la joie et la tristesse, l'amour et la haine éveillent en nous tous : thèmes perpétuels que depuis Orphée jusqu'à M. Louis Fréchette et depuis Stésichore jusqu'à M. Pamphile LeMay, on a tour à tour repris et sans cesse accordés avec la lyre. Non, tout cela et bien d'autres choses encore qui intéressent l'humanité, ne peuvent être proscrits de notre littérature ; les bannir serait maladroit aussi bien que contraire à toutes les traditions de l'esprit français. Il n'y a pas d'écrivains qui aient plus et mieux fréquenté tous les lieux communs de la pensée humaine que les grands écrivains du dix-septième siècle, à moins que ce ne soit Montesquieu, Diderot, Voltaire, Rousseau : et c'est justement ce qui explique la fortune des uns et des autres, de leurs livres et de leurs doctrines à travers le monde. Ils nous intéressent par tout ce qui, dans leurs œuvres, dépasse la vie nationale, et jaillit du fond éternel de la conscience humaine.

Il ne faudrait donc pas fermer aux écrivains

canadiens un champ aussi vaste, où il y a place pour tous les talents et pour toutes les ambitions. Pour nous, comme pour ce personnage de Térence, rien de ce qui est humain ne doit être étranger. Nous portons nous-mêmes, en nos personnes, toute la substance et les accidents de la commune nature. Le mot de Joseph de Maistre est pour le moins paradoxal, qui déclare qu'il n'y a pas d'hommes dans le monde mais seulement des Français, des Russes, des Italiens et peut-être des Persans. Tous ces individus, et quelques autres, comme par exemple, les Canadiens, ne servent qu'à couvrir et envelopper ce qu'il y a de plus général en notre espèce, et vous savez, et vous pouvez expérimenter encore tous les jours qu'il ne faut pas ici gratter longtemps son voisin pour trouver, dessous, l'homme. Laissons donc nos écrivains pénétrer jusqu'en ce fond, et apporter ensuite à notre littérature philosophique, morale, sociologique quelque utile contribution. Et s'ils s'y emploient, ne nous en plaignons pas trop, puisqu'un pareil dessein nous a déjà valu quelques-unes des meilleures pages de notre littérature, et que le profond et sage penseur que fut Étienne Parent n'a mérité qu'on l'appelle le Victor Cousin du Canada que parce qu'un jour il s'est avisé de nous dire ce qu'il pensait de « l'Intelligence dans ses rapports avec la société ».¹

¹ Titre assez mal trouvé d'une solide étude présentée sous forme de

Et de même que l'on ne peut exiger de nos écrivains qu'ils se cantonnent en un répertoire de sujets qui soient exclusivement canadiens, l'on ne doit pas leur reprocher de soumettre parfois leur esprit, leur goût, leurs habitudes de penser, leur art, et, pour ainsi parler, leur conscience littéraire aux influences qui viennent de l'étranger. Laissons-les assez volontiers demander aux écrivains de France quelques conseils sur l'art d'écrire et de composer un livre ; et, pour énoncer ici un principe plus général, laissons-les s'assimiler tout ce qui dans les œuvres étrangères à notre pays, qu'il s'agisse du fond ou de la forme, peut être profitable à l'art canadien. Outre que la langue que nous écrivons est, d'ordinaire, assez pauvre, et manque de beaucoup de mots qu'il nous faudrait avoir pour bien marquer toutes les nuances de la pensée, outre que notre goût littéraire n'est pas toujours très sûr, ni peut-être encore assez affiné, rien n'est plus susceptible de transformations et de progrès que les procédés de l'art littéraire ; il n'y a pas de formules définitives qui les puissent retenir et emprisonner tout à fait, et l'on n'a jamais épuisé non plus toutes les façons de comprendre et de traduire par le livre la vie morale et la vie intellectuelle de nos semblables. Et c'est pourquoi il est

bon que l'écrivain s'inquiète de savoir ce que l'on pense en d'autres pays que le sien, et comment on l'écrit ; et c'est pour cela aussi, sans doute, que les littératures ont toujours beaucoup voisiné, et que les modernes, en particulier, se sont toujours communiqué les unes aux autres ce qu'elles avaient une fois conçu comme une loi du bon goût, ou comme une manifestation réelle de la beauté littéraire.

Cet échange les a fait se constamment renouveler et s'enrichir. La littérature française elle-même a été peut-être, en ce sens, plus que toute autre cosmopolite : depuis Marguerite de Navarre qui composait en se souvenant de Boccace son Heptaméron, jusqu'à ces tout contemporains, qui, au théâtre ou dans le roman, sont allés chercher en Norvège ou en Russie des moyens nouveaux de plaire et de toucher. Au reste, à mesure que les relations internationales deviennent plus faciles et plus fréquentes, à mesure que toutes les races vont se rapprochant et unifiant leurs mœurs ; ou, en d'autres termes, à mesure que le cosmopolitisme politique et social s'accroît et se développe, le cosmopolitisme littéraire ne pourra lui aussi que s'affirmer et s'étendre davantage.

La littérature canadienne ne peut donc, sous prétexte de mieux garder son originalité, s'isoler dans ses œuvres, se défendre à elle-même d'aller chercher

auprès des littératures qui sont plus vieilles et plus riches qu'elle des leçons utiles. La protection à outrance serait, ici, une mauvaise politique ; nous risquerions, à vouloir l'établir, de souffrir bientôt d'une déplorable indigence et d'une anémie dangereuse.

Cependant, il faut le reconnaître, un système de libre échange qui serait trop largement pratiqué, pourrait en cette matière compromettre l'indépendance des lettres canadiennes. Les conditions dans lesquelles se développe notre littérature ne sont pas précisément celles que les circonstances ont faites aux littératures européennes ; elles se compliquent, en ce pays, de notre situation de peuple colon, issu du peuple français ; et si nous avons tout à gagner en demandant à la France de nous livrer le secret de son art merveilleux, nous aurions tout à perdre si, par le fait de ces relations, nous ne devenions que des écrivains français égarés sur les bords du Saint-Laurent.

Or, c'est précisément le péril que peut courir à l'heure présente notre littérature canadienne ; et c'est l'écueil où peuvent aller donner tous les essais de littérature coloniale. Parce que ces littératures doivent, à un moment donné de l'histoire, se créer de toutes pièces ; parce qu'elles ne peuvent pas, comme les littératures des métropoles qui sont nées avec la civilisation du peuple dont elles expriment la vie, se

développer lentement selon les lois progressives qui président au développement même des civilisations ; parce qu'il ne leur est pas permis de bégayer d'abord en des formes naïves leurs premiers chants, puisque ce sont des lèvres adultes qui les font entendre ; parce qu'elles veulent se former en un seul jour, et s'établir tout de suite dans une perfection relative qui leur permette de rivaliser déjà avec des littératures qui sont plus vieilles de plusieurs siècles, elles s'empressent de fréquenter assidûment ces littératures qui sont tout ensemble leurs aînées et leurs mères ; elles sont tentées, pour se hausser jusqu'à leur taille et pour briller de leur éclat, de se grandir par des procédés plutôt factices, et de se couvrir d'ornements et d'oripeaux qui leur sont étrangers.

Ajoutez à cela que nous, Canadiens, nous sommes pour d'autres raisons encore attirés vers les livres français et exposés à les trop servilement imiter. Nous n'avons pas encore ici tout ce qu'il faut pour achever notre éducation littéraire ; nous avons trop longtemps lutté, et trop longtemps souffert, nous avons dû trop longtemps concentrer vers des œuvres de première nécessité tous nos efforts, pour que nous soyons aujourd'hui capables d'une vie intellectuelle autonome et suffisamment organisée. Et c'est donc à la France, qui nous a donné notre langue, notre tempérament et notre esprit, que nous demandons encore chaque jour

les livres et les revues qui nous manquent pour nous instruire et nous permettre de prendre contact avec la vie des autres peuples.

D'ailleurs, à cause même de cette communauté de langue et d'origine, nous ne voulons pas ignorer ce que l'on dit et ce que l'on écrit au pays de France ; et parce que la littérature française qui nous vient de Paris est d'ordinaire plus parfaite en ses formes et plus attrayante et plus substantielle que celle qui nous vient de Québec ou de Montréal, nous lisons plutôt celle-là que celle-ci ; et c'est pour toutes ces causes que peu à peu, et presque fatalement si nous ne prenons pas garde, la littérature française pourrait absorber la canadienne, l'empêcher de prendre suffisamment conscience de sa vie propre. À ce point de vue, notre ennemie, s'il était permis de se servir d'une expression aussi malveillante quand il s'agit de désigner la littérature d'une nation mère du peuple canadien, notre plus grande ennemie c'est la littérature française contemporaine ; c'est elle qui menace d'effacer sous le flot sans cesse renouvelé de ses débordements le cachet original qui doit marquer la nôtre. Nous ne risquons pas de perdre notre originalité quand nous donnons à notre esprit, pour l'en nourrir et l'en engraisser, la « substantifique moelle » des auteurs classiques des dix-septième et dix-huitième siècles, mais il est à craindre que nous ne devenions de pâles imitateurs quand nous fréquentons chaque jour les

romans, les poésies, les drames, les études de toutes sortes que chaque jour l'on publie en pays de France. Ces fréquentations quotidiennes créent parmi nous un goût littéraire tout pareil au goût français ; elles font notre mentalité de plus en plus semblable à celle de l'âme française ; elles vont même jusqu'à faire passer dans notre langue les moins heureuses nouveautés de la langue que l'on écrit à Paris ; et il suit de là que parfois nos habitudes littéraires ne nous sont pas assez personnelles, que nous ne faisons souvent que transposer sur les choses qui nous occupent les procédés d'écrivains étrangers, que non seulement « nous voyons tout ici avec des lunettes françaises »¹, mais que nous laissons aussi distiller de nos plumes des pensées et une littérature toutes françaises.

Sans doute, il ne faudrait pas non plus pousser trop loin cette critique, et jusqu'à oublier que nos livres canadiens, surtout quand ils seront bien faits, ressembleront toujours étonnamment à des livres français. Nous devons nous résigner à faire beaucoup de littérature « française » au Canada. Seulement, écrire des nouvelles et des romans où l'analyse psychologique, au lieu d'entrer dans le vif de l'âme

¹ M. Ferdinand Paradis a bien vu et signalé ce péril dans un article « L'émancipation de notre littérature », publié dans *La Nouvelle-France* du mois de juin 1904.

canadienne, ne laisse voir que des états de conscience tout français ; faire des poésies où le sentiment est purement livresque, et soutenu de réminiscences toutes françaises, comme, par exemple, il arrivait trop souvent à ce pauvre et si sympathique Émile Nelligan ; user sans raison du néologisme et de tous ces mots nouveaux, étranges, qu'inventent là-bas ceux qui n'ayant rien à dire cherchent à suppléer à l'idée par l'inattendu de l'expression ; employer tous ces vocables mièvres, ou prétentieux et miroitants comme de faux bijoux, qui tirent l'œil plus qu'ils n'éveillent la pensée ; étaler en sa prose toutes ces formes bizarres comme on le fait souvent ici en certaines chroniques féminines, sans compter quelques masculines ; faire des livres, en un mot, où la langue est corrompue par l'argot des écrivains malades de France, où le fond n'est qu'un démarquage du livre français, où la matière, pétrie de souvenirs de lectures plus que d'idées personnelles, est imprégnée de toutes les sauces piquantes avec lesquelles on relève, là-bas, le ragoût de certains ouvrages : voilà ce qui n'est pas canadien, et voilà donc ce qu'il faut condamner.

Et tout cela ne nous avertit-il pas suffisamment déjà que pour être canadien, il faut d'abord être soi-même, et que tout le problème que nous agitions sous le grand mot de nationalisation de la littérature canadienne se ramène et se réduit à cet autre, très simple, qui est de

développer parmi nous une littérature originale. Or, ce problème sera toujours résolu pour chacun de nous, dès lors que nous aurons soin de soumettre à une méditation bien personnelle la matière de nos livres, d'où qu'elle vienne et à quelque source que nous l'ayons empruntée ; dès lors que nous l'aurons fécondée avec notre esprit, et que nous l'aurons fait passer, pour ainsi dire, à travers cette âme canadienne, à travers ce tempérament qui est nôtre, et qui laissera sur cette substance et sur cette matière l'impression et le mouvement de sa propre vie.

Mais, justement, faut-il pour cela ne pas déformer ou pervertir en soi-même l'esprit et le tempérament canadiens, et, tout en prenant contact avec les livres des littératures étrangères, ne demander à toutes ces œuvres que ce qui peut fortifier en le développant cet esprit et ce tempérament. Il faut encore et surtout peut-être, bien comprendre l'âme canadienne, avoir conscience de ce qu'elle est, et pressentir ce qu'elle doit toujours être ; il faut se rendre compte des influences ambiantes auxquelles elle est depuis longtemps soumise, et bien savoir par quelles actions et sous quelles formes elle s'est successivement manifestée à travers notre histoire. Si l'on est bien pénétré de cette connaissance de soi-même et de cette science de la vie canadienne, on ne pourra manquer de faire des livres qui soient vraiment canadiens. Il y a, en effet, entre l'esprit national, entre

les mœurs, les traditions, les tendances, la foi d'un peuple, entre le milieu physique et social où se développent les âmes humaines, il y a entre tout cela et la vie littéraire et le goût artistique des relations et des dépendances trop rigoureuses pour que nous ne puissions pas ici, avec tout ce qui caractérise notre peuple, créer une littérature qui soit nôtre, et bien distincte de la littérature française contemporaine.

Combien différent, en effet, est notre esprit national de l'esprit qui anime la France d'aujourd'hui. L'âme canadienne ressemble plutôt encore et beaucoup à l'âme française qu'ont ici apportée les vaillants colons du dix-septième siècle ; elle n'a pas très exactement suivi, et en des développements parallèles, les transformations de l'âme française qui était restée là-bas. Et, pour marquer cette différence du trait essentiel qui la définit, l'âme canadienne, l'âme du peuple canadien est demeurée beaucoup plus simplement et beaucoup plus complètement pénétrée des traditions de la vie chrétienne. Par toutes ces traditions conscientes ou quelquefois machinales, qui sont le fond de notre esprit, nous nous rattachons donc étroitement à la France très chrétienne, à celle qui a précédé ou qui n'a pas fait la Révolution.

Un publiciste français qui a longtemps vécu parmi nous, Charles Savary, prétendait, non sans quelque

raison, que par ce christianisme si dégagé de toutes doctrines étrangères, si pur encore de tout alliage, du moins chez le peuple, nous rejoignons l'âme française que n'avaient pas encore entamée et troublée les influences de la Renaissance, et que notre littérature pourrait donc, beaucoup plus sûrement que n'a pu faire au dix-neuvième siècle le romantisme de Chateaubriand et de Victor Hugo, s'inspirer des monuments de l'histoire et de la littérature du moyen-âge. Quelque contestable que puisse être cette conclusion, à cause précisément des civilisations très différentes qui apparaissent au treizième et au vingtième siècle, il n'est pas moins certain que nous avons ici conservé pour la vieille histoire de France un culte que l'on n'a plus là-bas. Ce que nous admirons le plus dans toute l'histoire de notre ancienne mère-patrie, ce n'est pas l'impiété ou le dilettantisme se substituant à l'idée religieuse dans la vie publique et dans la vie sociale, mais c'est plutôt le plein épanouissement en terre française, et à tous les degrés de la hiérarchie politique, de la vertu du christianisme ; notre idéal, dans l'histoire de France, ce n'est pas Combes détruisant pièce par pièce l'édifice séculaire de la France religieuse, mais c'est plutôt saint Louis inclinant devant Dieu la puissance civile, et cherchant à associer la fortune de son gouvernement aux destinées et à l'immortalité de l'Église du Christ. Aussi bien, notre histoire n'est-elle pas un chapitre de

l'histoire de la France contemporaine, mais plutôt une page de l'histoire de la France des croisades ; c'est l'épopée chevaleresque qui, avec Cartier, Champlain, Laval, a traversé l'Atlantique pour accomplir en terre canadienne son dernier geste ! Et donc, pour bien raconter cette histoire, pour manifester vraiment en ses plus nobles aspirations l'âme populaire, pour rester nationale, notre littérature doit être tout d'abord franchement chrétienne.¹

Mais si notre âme canadienne est encore toute pleine des généreuses inspirations qu'y ont tour à tour déposées les créateurs et les principaux ouvriers de notre histoire, elle n'est plus tout à fait ce qu'elle était le jour où l'on venait ici chercher un champ nouveau pour son activité. Elle s'est modifiée, elle s'est remodelée, elle s'est de façons diverses appauvrie ou enrichie au contact des hommes et des choses. Obligée de concentrer longtemps ses forces et son application sur les pénibles labeurs de la vie matérielle, empêchée par les nécessités de l'existence de se livrer avec assez de liberté au culte désintéressé de l'art et de la littérature, elle est devenue plus positive que l'âme française contemporaine. Forcée de lutter pendant de bien nombreuses années contre la nature qu'il fallait

¹ Voir à ce sujet *Feuilles volantes*, Ch. Savary, p. 100.

vaincre, le sol qu'il fallait ouvrir, et les ennemis qu'il fallait dompter, elle s'est aussi acquis une endurance réfléchie et une ardeur combative peu communes. Occupée depuis la conquête, depuis 1760, à se faire elle-même sa place dans la nation, elle s'est habituée à s'inquiéter beaucoup des choses du gouvernement, et elle a appris à faire fonctionner le rouage des machines constitutionnelles ; notre régime parlementaire a singulièrement développé en elle cette aptitude, et l'âme canadienne est devenue plus que l'âme française capable d'orienter sans violence et sans secousse sa vie publique. Mais, d'autre part, et pour ce besoin nouveau qu'elle s'est créé, l'âme canadienne se comptait sans mesure dans toutes les agitations, utiles ou vaines, de la politique, et elle laisse volontiers s'épandre de ce côté, et sans toujours assez de profit, sa force et son activité. Et nul doute que le romancier qui voudrait peindre nos mœurs politiques trouverait dans l'étude de toutes les influences multiples, nobles ou malsaines, ambitieuses et intéressées, qui saturent l'atmosphère de nos parlements, et qui enveloppent et captivent l'électeur, plus d'un sujet vraiment original : et la vertu et la naïveté des uns et le cynisme des autres ont ici des manifestations qui les distinguent assez, par de certaines nuances et par des traits fort typiques, des politiques français d'outre-mer.

Au reste que l'on prenne la peine d'observer encore

les mœurs sociales qui sont tout le fond de la vie du Canadien qui habite nos campagnes : et si elles ne se ressemblent pas toutes selon qu'on les étudie sur les rives de la Chaudière, en plein pays de Beauce, au bord des Trois-Rivières, dans les montagnes de Charlevoix ou dans les plaines qui avoisinent Montréal, combien plus différent-elles des mœurs qui caractérisent la vie, si primitive encore et combien plus enfermée, et routinière et moins bourgeoise, du vrai paysan français !

Au surplus, le milieu social et physique influant très efficacement sur les hommes, nous avons autrement encore transformé nos âmes et nos consciences. Nous habitons une province où nous sommes bien clairsemés, un pays qui ne contient pas le vingtième de sa population normale. Il résulte de ces conditions d'existence que la concurrence est ici beaucoup moins âpre qu'elle ne l'est dans cette France où l'on se dispute chaque pouce de terrain, et où il faut faire l'assaut de toutes les situations sociales ; il s'en suit aussi que la réglementation des services publics est ici beaucoup moins compliquée et que nos vies personnelles elles-mêmes, moins pressées de toute part par l'activité fiévreuse qui règne en France, sont moins qu'elles ne le seraient là-bas emportées par le tourbillon des affaires, et moins soumises à toutes les tyrannies des sociétés vieilles et très populeuses. De là, dans nos habitudes,

dans nos mœurs, beaucoup plus de cette liberté, de ce laisser aller et même de cette nonchalance auxquels ne peuvent s'abandonner des nations plus besogneuses et plus inquiètes des nécessités de chaque jour. Aussi arrive-t-il que l'on s'applique davantage ici à jouir de la vie, si c'est en jouir que de ne la pas utiliser, et que, à tous les degrés de la société canadienne, et même et surtout peut-être dans nos classes dirigeantes, l'on recherche beaucoup trop les distractions, les futiles passe-temps, les insignifiantes conversations des clubs et des salons, que l'on s'attarde volontiers dans la fumée des tabagies, et que l'on travaille beaucoup moins à acquérir pour son esprit les connaissances les plus étendues et les plus précises, une culture vraiment supérieure. À plus d'un point de vue, la vie canadienne étant moins remplie que la vie française, et moins qu'elle en proie aux vives sollicitudes, nous la menons donc plus doucement, et sans trop nous préoccuper du lendemain ; nos états de conscience sont, pour cela même, moins tourmentés, plus pacifiques, et beaucoup plus simplistes.

D'ailleurs, et vous le savez bien, notre climat, tout le premier, a considérablement refroidi ici le tempérament français. Et depuis plus d'un siècle que nous vivons dans le commerce habituel du peuple anglais, ce voisinage n'est pas fait assurément pour restituer à l'âme canadienne toute sa vivacité primitive. Nous

sommes devenus beaucoup plus calmes, plus tranquilles que le Français de France. Si plus d'une fois se manifestent encore en notre vie personnelle et dans notre vie nationale les bruyantes explosions et les soubresauts de l'âme française, nous nous accommodons bien aussi de ces paisibles émotions, de ces joies sereines, de ces bonheurs silencieux qui s'harmonisent avec les goûts, les habitudes, les mœurs des nations septentrionales. Notre gaieté ressemble un peu à la danse très vive, mais intermittente, de nos aurores boréales. Aussi bien, la nature canadienne elle-même avec ses paysages un peu monotones, avec ses horizons si largement ouverts, ses perspectives toujours fuyantes et insaisissables, nous a faits quelque peu rêveurs et mélancoliques ; nous aimons à laisser notre regard errer sur les choses lointaines, et notre imagination se perdre en des songes indécis ; devenus gens du Nord, nous répandons volontiers en un vague sentimentalisme nos meilleures énergies ; et tour à tour pratiques et utilitaires comme des Américains, ou théoriciens et idéalistes comme des Français, nous nous préoccupons assez peu d'être des artistes, et nous aimons pourtant les arts, les discours et les livres, et nous voulons encore mettre dans nos vies beaucoup de la poésie qui console et de l'idéal qui enchante.

Si donc nous continuons ici quelques-unes des meilleures vertus de notre race, il n'en est pas moins

certain que l'âme canadienne est assez éloignée de l'âme française du vingtième siècle. Et si nous avons cru devoir tant insister sur ce point, c'est pour laisser mieux entendre qu'il serait souverainement malhabile de calquer notre littérature nationale sur la littérature française contemporaine. Ce n'est pas, pour ne donner qu'un exemple, à l'âme de notre société bourgeoise ou ouvrière que peut correspondre en toute vérité le roman psychologique tel que le conçoivent à Paris Paul Bourget ou Anatole France.

La distance qui sépare aujourd'hui l'âme canadienne de l'âme française doit donc elle-même marquer toute celle qu'il faut établir entre notre littérature et celle que l'on fait en France. Comme le disait, il y a déjà quarante ans, et avec beaucoup de netteté et de précision, notre très distingué représentant à Paris, M. Hector Fabre, « ce serait imprimer à notre littérature un mouvement factice que de la pousser brusquement dans les voies où la littérature française n'est entrée qu'après avoir parcouru tant d'étapes diverses ; que de chercher à l'initier tout à coup au scepticisme humain le plus aiguë, au dilettantisme littéraire le plus raffiné. Elle se trouverait en désaccord complet, en mésintelligence perpétuelle avec notre société dont elle doit être l'image fidèle, la représentation exacte, si elle veut intéresser, si

elle veut avoir des lecteurs. »¹

C'est donc d'après toutes les conditions et toutes les circonstances de notre vie nationale qu'il faut essayer de fixer ici le goût littéraire, et c'est cela que doit particulièrement viser la critique. Au lieu de faire comme certains écrivains belges qui imitent les parisiens, suivons plutôt l'exemple que nous a donné l'Allemagne du dix-huitième siècle quand elle entreprit de créer enfin une littérature nationale. En pleine civilisation, en pleine histoire moderne, les écrivains de ce pays ont fabriqué de toute pièce un art nouveau ; avec des initiateurs comme Bodmer et des esprits judicieux comme Lessing et Klopstock, ils ont ramené l'attention des lecteurs vers les choses du pays, ils ont surtout constitué une critique qui s'est appliquée à replonger sans cesse l'esprit allemand dans les sources mêmes de la vie nationale. Ainsi devons-nous revenir nous-mêmes sans cesse à l'étude de notre histoire et de nos traditions, et fonder notre esthétique sur l'ensemble des qualités, des vertus, des aspirations qui distinguent notre race. Considérons la littérature non pas comme une chose superficielle, frivole et toute de forme, mais comme l'expression de la vie dans ce qu'elle a de plus intime, de plus sérieux et de plus profond ; pénétrons-la

¹ Cf. *Transactions of the Literary and Historical Society of Quebec*, 1866, article sur la littérature canadienne, p. 88.

bien de toutes les pensées, de tous les sentiments, de toutes les émotions qui manifestent le mieux la conscience canadienne ; remplissons-la, jusqu'à déborder, de toutes les choses qui sont comme le tissu lui-même de l'histoire et de la vie nationales.

Faisons ici une littérature qui soit à nous et pour nous. N'écrivons pas pour satisfaire d'abord le goût des lecteurs étrangers, ni pour chercher par-dessus tout leurs applaudissements, mais écrivons plutôt pour être utiles ou agréables à nos compatriotes, pour éveiller ici les esprits, orienter leur activité, et pour accroître le trésor de notre propre littérature. Ne nous regardons pas, ainsi que le faisait Crémazie, et après lui, il y a quelques années, Madame Th. Bentzon,¹ comme des colons littéraires qui ne peuvent travailler en définitive qu'au profit de la métropole, sans arriver jamais à se créer une autonomie réelle. Ayons foi bien davantage en notre avenir littéraire, et pour mieux accentuer dès maintenant le libre et original développement de nos lettres, faisons des livres qui soient, par leur fond même et par la substance dont ils sont remplis, bien canadiens.

Sans doute, et nous l'avons assez expliqué, nous ne devons pas interdire à nos écrivains de s'occuper de

¹ Cf. *Revue des Deux-Mondes*, 25 juillet 1898, « L'Éducation et la Société au Canada ».

sujets étrangers aux choses du pays ; mais nul doute aussi que ce qui importe, et ce que l'on recommande avec insistance c'est qu'ils choisissent des sujets où l'esprit canadien puisse s'affirmer avec plus de personnalité ; c'est qu'ils évitent de s'aventurer en des matières où ils ne pourraient rivaliser avec des écrivains qui en d'autres pays sont plus cultivés et mieux qu'eux pourvus de tout ce qu'il faut pour les approfondir ; c'est qu'ils s'appliquent à des questions qui ne peuvent pas ne pas émouvoir et ébranler toutes les puissances de nos âmes canadiennes, qui ne peuvent pas ne pas relever de notre littérature nationale ; c'est, en d'autres termes, qu'ils traitent tout d'abord des sujets canadiens. « Soyons de chez nous », et nous aurons grande chance d'être du Canada !

Jusqu'ici, d'ailleurs, les écrivains canadiens, nos plus grands du moins, ont assez fidèlement suivi ce programme. Depuis Crémazie jusqu'à LeMay, et parmi les prosateurs, pour ne nommer ici que les disparus, depuis Garneau et Ferland jusqu'à Casgrain, depuis de Gaspé jusqu'à Marmette, depuis Gérin-Lajoie jusqu'à Buies, et depuis Chauveau jusqu'à Honoré Mercier et Chapleau, nos livres et nos plus belles œuvres, poésies, histoires, romans, discours, sont, en général, pénétrés du meilleur esprit canadien, et souvent il s'en dégage, comme de fleurs qui ont poussé en plein sol natal, ce parfum du terroir qu'en ces pages l'on se plaît tant à

respirer encore.

Nos grandes œuvres sont canadiennes, notre littérature est déjà, dans une grande mesure, nationale. Mais on le peut observer, et c'est justement pourquoi il était permis de parler ce soir de nationalisation de la littérature canadienne, il n'y a pas, dans beaucoup de nos livres, romans et poèmes surtout, une suffisante image de nos âmes et de notre pays, alors même que l'on veut peindre ces âmes et décrire ce pays. Le poète et le romancier restent trop souvent à la surface des choses ; ils ne savent peut-être pas assez voir avec leurs propres yeux ; ils ne touchent et ne palpent pas assez eux-mêmes les êtres et la nature qui les entourent ; ils ne descendent pas assez profondément dans ces âmes de nos compatriotes où il faudrait pourtant une fois promener la lanterne. De là, en leurs livres, ces dessins un peu pâles, ces teintes un peu fanées, ces reliefs peu accusés, cette psychologie superficielle, ces caractères trop flottants, ces mœurs trop peu vécues, ces chapitres trop vides.

D'où cela vient-il donc ? et si ce n'est pas toujours le talent qui a manqué à nos écrivains, pourquoi ne savons-nous pas assez bien voir ce qui est à côté de nous et sous nos yeux ? pourquoi ne comprenons-nous pas assez vite ni assez complètement la vie canadienne, et toutes ses nombreuses et infinies manifestations à

travers nous-mêmes, à travers la nature et à travers l'histoire ? Et donc, quels moyens nous conviendrait-il de prendre pour nationaliser nos esprits ?

Il peut y avoir à ces questions de bien différentes réponses. Me permettez-vous, du moins, d'en indiquer une ce soir, et qu'il faut avoir le courage de faire sans chercher à nous dérober derrière notre amour propre d'éducateur et de professeur. Si nous voulons mieux apercevoir les choses de chez nous, et réprimer en une suffisante mesure cette tendance que nous avons à soumettre trop nos idées, nos jugements et nos goûts littéraires à des influences extérieures, européennes et surtout française ; si nous voulons aussi combattre l'indifférence parfois dédaigneuse qu'ici l'on professe, pour la littérature canadienne, il nous faudra, dans nos maisons d'éducation, donner aux enfants et aux jeunes gens une instruction qui soit, en vérité, plus nationale ; nous devons tâcher à mieux pénétrer notre enseignement, le primaire et le secondaire, des choses du pays, à le remplir davantage de tous les souvenirs, de toutes les espérances, de toutes les ambitions, de toutes les réalités de notre histoire.

Pour ce qui est de notre enseignement secondaire, il est dans quelques-unes de ses parties trop calqué sur l'enseignement secondaire français. Non pas, certes, qu'on lui puisse reprocher de faire une trop large place

à l'étude des classiques anciens et modernes ; mais il pourrait nous instruire d'une façon plus précise des multiples aspects de la vie canadienne, et, pour parler autrement, il pourrait faire une place plus large encore à l'étude de l'histoire de notre pays, de sa physionomie et de ses richesses, à l'intelligence de ses développements politiques, sociaux et littéraires. Il ne faut pas que nos écoliers apprennent l'histoire et la géographie comme s'ils étaient de petits Européens, et, dans l'Europe, de petits Français ; ils les doivent plutôt étudier comme s'ils étaient de petits Américains, et, dans l'Amérique, de petits Canadiens ! Pourquoi seraient-ils capables d'en remonter à un lycée de Paris sur je ne sais quel roi fainéant, ou sur le système orographique de la Forêt-Noire ? pourquoi vous pourraient-ils édifier sur quelque Pharaon dont il ne reste pas même une momie, s'ils n'ont vraiment que des lumières trop confuses sur le caractère et sur les transformations de notre vie coloniale, sur Lafontaine et Baldwin, sur l'histoire de nos cinquante dernières années, sur la nature et le progrès de notre civilisation et de nos institutions, sur la géographie physique et les ressources économiques de notre pays ? Si en France, en Allemagne, en Angleterre, l'élève qui a fait son cours classique connaît avec quelques détails l'aspect et la vie de chaque province ou de chaque département, pourquoi nos élèves n'auraient-ils pas sur les différentes provinces du Canada, et sur

les différentes régions de notre province de Québec des notions aussi exactes et aussi complètes ? Et qu'avons-nous donc à tant blâmer les Européens d'ignorer trop le Canada, si du moins ils ont cette sagesse que nous leur pourrions davantage emprunter, et qui est, en ces matières, de toujours commencer par bien étudier son propre pays. Le mal n'est pas que, étant Canadiens, nous sachions tant de choses sur l'Europe, sur l'Asie, sur l'Afrique et sur l'Océanie, mais que, apprenant tant de choses sur tant de peuples et tant de pays, nous ne pouvons peut-être nous suffisamment appliquer à très bien connaître et notre peuple et notre pays.

Au surplus, l'éducation littéraire de nos jeunes enfants et de nos jeunes gens pourrait-elle s'inspirer davantage des choses et de la nature canadiennes. Au lieu d'exercer les facultés de l'élève sur des objets qui l'entourent, sur des souvenirs ou des légendes du pays, on va trop souvent chercher dans des recueils de composition française¹ le thème ou le canevas de leurs narrations et de leurs discours. Ne serait-il pas vraiment préférable d'apprendre aux enfants à regarder, à voir, puis à décrire les paysages qui s'étendent sous leurs yeux, à raconter ces vieux récits où chez nous le merveilleux se mêle à la réalité et sollicite si vivement

¹ Nous voulons dire préparés en France pour l'usage des petits Français.

les jeunes imaginations, à faire revivre quelques scènes historiques, à célébrer quelque héros dont s'honore la patrie ? Au lieu de les transporter en esprit dans un château qu'ils n'ont jamais vu, pourquoi ne pas les faire décrire la chaumière qu'ils ont habitée ? au lieu des jardins où fleurit l'oranger, que ne les invite-t-on à dépeindre les campagnes où pousse l'érable ? au lieu de torrents dont ils n'ont jamais entendu le fracas, que ne décrivent-ils parfois le fleuve si large et si puissant sur lequel peut-être se sont ouverts leurs premiers regards, le ruisseau qui traverse en murmurant le champ paternel, au bord duquel ils ont cueilli, tout enfant, les premières fleurs, ou entendu pour la première fois la chanson des oiseaux ?

Nous croyons savoir, et il n'est que juste de le rappeler ici, que dans nos maisons d'éducation, on se préoccupe depuis quelques années d'orienter dans le sens que nous indiquons la formation de nos écoliers. Non seulement notre enseignement primaire se canadianise,¹ mais aussi, quoiqu'il reste encore beaucoup à faire, l'enseignement secondaire. Si l'on en juge par les sujets qui sont chaque année proposés à nos candidats au baccalauréat, la réforme que nous souhaitons en ce qui concerne les exercices de

¹ Il nous plaît de signaler à ce propos l'œuvre très louable de M. Magnan, le zélé directeur de la revue *L'Enseignement primaire*.

composition française est à peu près accomplie déjà dans les classes de rhétorique. Pourquoi ne s'inquiéterait-on pas davantage de l'étendre à toutes les classes de lettres, à celles-là du moins où l'on ne l'a pas encore suffisamment introduite ? Et pourquoi, en même temps, ne mettrait-on pas au programme, dans l'une ou l'autre de ces classes, quelques leçons d'histoire de la littérature canadienne ? N'y aurait-il pas là un moyen assez efficace de rappeler à nos jeunes gens que d'autres avant nous ont essayé de créer ici un art littéraire, et qu'ils devront eux-mêmes s'employer à le développer et à le perfectionner ?

Je sais bien que pour réaliser tout cela, que pour donner ici un enseignement qui soit, au point de vue de l'histoire, de la géographie et des lettres, plus national, il nous faudrait avoir sous la main des manuels que nous n'avons pas, et que notre littérature pédagogique – je ne parle, pour le moment, que de celle de notre enseignement secondaire, – est fort pauvre. Holmes et Laverdière, qui ont eu leur mérite, quoiqu'ils aient travaillé d'après des méthodes défectueuses, n'ont pourtant pas eu encore d'imitateurs qui les aient dépassés. De cette indigence, de cette pénurie, de cette incapacité où nous avons été jusqu'ici de faire quelques-uns des livres classiques dont nous avons besoin, je ne veux pas ce soir examiner les causes. Qu'il me soit seulement permis de dire que plus vite on

pourra faire à nos professeurs de collèges et de petits séminaires, en particulier aux professeurs des classes de lettres des conditions d'existence qui leur laissent quelque loisir pour le travail personnel ; que plus vite surtout on comprendra qu'une initiation à ce travail personnel est indispensable, et que des études préparatoires spéciales, loin d'être une affaire de luxe, leur sont absolument nécessaires ; que plus vite on se décidera donc à les faire bénéficier, en France ou ailleurs, des avantages de l'enseignement supérieur des lettres ; que plus vite, en un mot, on se préoccupera de bâtir en hommes, et plus vite aussi on augmentera, avec la valeur et le prestige de notre corps enseignant, les chances de voir se multiplier parmi nous des auteurs qui fassent au moins des manuels. Et peut-être aussi, et par surcroît, mettrons-nous fin à ce spectacle anormal d'une littérature canadienne qui se développe, c'est-à-dire qui recrute ses ouvriers actifs, surtout à côté et en dehors de nos maisons d'éducation.

Nul doute, par conséquent, que la création, en cette province, et pourquoi pas à Québec, d'un enseignement supérieur et pédagogique, contribuerait pour une large part, non seulement à améliorer notre enseignement secondaire, mais à donner aussi une impulsion nouvelle à notre littérature canadienne.

En attendant que ces vœux se réalisent nos petits

séminaires et nos collèges n'oublieront pas qu'ils ont déjà la très belle mission d'apprendre aux jeunes élèves à connaître et à bien aimer leur pays. Le Canadien est, sans doute, un grand patriote ; même quand il émigre, l'on peut dire de lui, comme de l'Allemand, qu'il emporte sa patrie à la semelle de ses souliers. Mais c'est au collège et dès les années de collège, qu'il faut éclairer ce patriotisme. Apprenons donc à nos élèves à comprendre la nature, l'histoire, la vie canadiennes ; rappelons-leur souvent que s'il est nécessaire de travailler à accroître la fortune économique de ce pays, il importe aussi de développer aujourd'hui sa littérature et ses arts, et qu'il ne peut suffire à nos gouvernements de fonder notre puissance nationale sur la richesse matérielle et sur la prospérité du commerce. À nous qui sommes ici les héritiers du génie latin, et qui représentons en cette Amérique du Nord les civilisations les plus brillantes qui aient honoré l'humanité, il appartient d'ambitionner une autre grandeur et une autre gloire !

Les efforts que nous avons faits pour conserver ici notre langue et nos traditions seraient-ils, d'ailleurs, assez complets, si nous ne cherchions pas à développer une littérature qui contribuât pour sa part à perpétuer cette langue, et à la préserver de toute dangereuse corruption ? La littérature est, en même temps que l'expression de la vie individuelle et de la vie sociale, la

gardienne toujours fidèle des intérêts supérieurs de la race et de la nationalité. Et nous ne pourrions donc faire rayonner en ce pays, aussi loin et aussi vivement que le souhaite notre zèle, l'influence du parler français si nous ne traduisions pas en même temps, en des livres qui soient pleins de nous-mêmes, tous les aspects, toutes les énergies, toutes les vertus de l'âme canadienne.

C'est de cette façon, du moins, que la Société du Parler français au Canada a compris sa mission et celle de notre littérature, et c'est pour cela qu'elle a cru devoir vous rappeler ce soir quelques-uns des moyens de faire cette littérature de plus en plus originale et distincte de toutes les autres.

Pour résumer sa pensée, et pour mettre fin à ce discours, permettez-moi de redire ce soir à la muse de Québec la très délicate exhortation que lui adressait naguère un critique français, ami du Canada¹ :

« Pareille à l'hirondelle des Mille-Isles, ne cherche pas les lointains pays. Ne nous promène pas en Espagne, en Italie, en Égypte. Au Gange, préfère le Saint-Laurent... Dis-nous les splendeurs des paysages du pays natal, fais chanter l'âme de tes compatriotes.

¹ Cf. *Études de Littérature canadienne-française* par Charles ab der Halden, p. 124.

Tu pourras en tirer les éternels accents de l'âme humaine... Mais laisse les chiffons qui sortent de nos magasins de nouveautés, les oripeaux fripés dont nos marchandes à la toilette ne veulent plus, et va, Canadienne aux jolis yeux doux, va boire à la Claire fontaine ! »

Sur la tombe d'Albert Lozeau

Albert Lozeau est mort. Rarement de plus touchantes sympathies ont accompagné au cimetière un disparu. La vie de Lozeau, enveloppée de cette atmosphère d'affection que créent les longues épreuves, s'était auréolée de gloire littéraire. L'infirme était devenu poète. La chambre solitaire, où était confiné le paralytique, s'était transformée en studio où l'artiste burinait ses vers.

Victime à l'âge de dix-huit ans d'un accident pénible qui le cloua, sur son lit d'abord pendant dix ans, puis ensuite au fauteuil où une opération heureuse lui permit de s'asseoir, Albert Lozeau trouva dans son âme jamais abattue le courage qui fit sa vie plus grande que ses malheurs. Il chercha dans l'étude, l'action intellectuelle qui allait remplir sa destinée. Chrétien solide, soucieux de conserver dans l'épreuve la foi qui illumine et qui console, il pensa qu'il pouvait encore, malgré tant d'impuissances qui diminuaient sa vie, utiliser pour l'art, pour le beau et pour le bien, les facultés brillantes que Dieu lui avait données.

Albert Lozeau n'avait fait que des études

commerciales. Il voulut se donner au moins une large part de la culture classique qui lui manquait. Et il se mit à dévorer les livres, ceux des poètes surtout et ceux des critiques.

La poésie française aperçue directement dans les textes, celle de Villon et de Marot aussi bien que la contemporaine, la poésie grecque et latine connue par les traductions et par l'histoire, remplirent ce cerveau qui était avide de savoir. Au contact de ces œuvres étudiées et admirées, le poète qui sommeillait en Lozeau, prit conscience de lui-même, et vit monter dans une lumière nouvelle ses plus beaux rêves. Et il voulut saisir ces rêves, les préciser, les pénétrer de pensées ingénieuses, leur donner une forme durable ; et dès lors il les soumit au dur labeur de l'artiste, et il en fit des poèmes qui attirèrent bien vite l'attention, puis l'admiration du public lettré.

Et la poésie peupla désormais de ses images tendres ou ardentes la solitude d'Albert Lozeau. Nous avons vu dans cette chambre, si assidument fréquentée par l'amitié, le poète aimable, accueillant avec un bon sourire et une simplicité charmante, le visiteur. Aucune trace d'ennui sur son visage pâle, mince, qu'éclairaient des yeux vifs et bienveillants. Et Lozeau aimait à s'entretenir de ses études, de ses travaux préférés, de cette littérature canadienne qu'il contribuait lui-même à

illustrer ou à enrichir de son labeur ; et il insistait sur la valeur d'art qu'il faut donner à ses écrits.

Lozeau s'appliqua toujours à faire bien ce qu'il faisait. Il lui est arrivé, avec ce souci d'une belle forme, d'aller jusqu'à l'excès, et de tomber parfois dans une sorte d'affectation qui se voit surtout dans *l'Âme Solitaire*. À se replier constamment sur lui-même, le poète ne put s'empêcher toujours de subtiliser avec le fond ou la forme de ses strophes. Mais ce qui domine dans son œuvre, et ce qu'il faut retenir, c'est la sincérité de l'inspiration. Cette sincérité apparaît dans tant de pièces où le sentiment s'exprime, dans les méditations auxquelles s'abandonnait inévitablement le poète reclus ; elle se montre aussi dans ces poèmes sur la nature où le poète composait avec ses souvenirs, et avec des morceaux de ciel ou de verdure aperçus par la fenêtre, de délicieuses strophes.

L'Âme Solitaire avait révélé au public l'artiste qui met dans ses premières œuvres sa première flamme et parfois aussi son inexpérience, et sa sensibilité extrême. *Le Miroir des Jours* le montra plus ferme dans ses pensées, plus sûr de ses moyens d'écrire, avec un bon goût plus rarement en défaut. *Lauriers et Feuilles d'Érables* n'ont rien ajouté à sa gloire, il est vrai ; les pièces historiques n'y ont pas toujours l'envol des méditations psychologiques du solitaire ; mais il y a là

de petits poèmes religieux, fort délicatement construits, tout comme de minuscules et pieuses chapelles ; et il y a aussi des strophes heureuses sur la langue française, où paraît la fidélité du patriote que fut Lozeau.

Maintenant que la vie du poète est terminée, on ne peut lire sans une émotion nouvelle ces strophes dernières de son dernier recueil ; elles sont intitulées *les Jours qui fuient* : les jours qui vont s'abîmer au tombeau, mais qui aussi retournent à Dieu.

*Les jours ont fui, pareils à des oiseaux sauvages, –
Des oiseaux blancs, des oiseaux gris, des oiseaux /
noirs, –
Qui s'en vont sans retour vers de lointains rivages,
Bonheurs, tristesses, deuils, rires, sanglots, /
espoirs...*

Les jours ont fui, pareils à des oiseaux sauvages.

*En silence, ils se sont envolés pour toujours,
Emportés par l'élan de leurs ailes légères,
Chargés, comme nos cœurs, de haines et d'amours,
Rythmant leur course aux sons des heures /
passagères...*

En silence, ils se sont envolés pour toujours.

*Les étoiles ont vu leur troupe disparaître
Dans le gouffre insondable et fatal de la nuit
Où, lambeau par lambeau, s'évanouit notre être...
Et le regard de l'âme avec regret les suit...*

Les étoiles ont vu leur troupe disparaître.

*Un par un, à la file, ils retournent à Dieu,
Fouettés par les grands vents, transis par les /
orages, –
S'absorber à jamais dans le ciel toujours bleu...
Un par un, à la file, ils retournent à Dieu.*

*Les jours qui fuient, pareils à des oiseaux /
sauvages...*

Albert Lozeau aimait aussi à écrire en prose. Il a laissé sous la forme du *billet* de gracieux petits poèmes. Quelques-uns des *Billets du soir* qu'il fit paraître au *Devoir* sont des petits chefs-d'œuvre de bon goût. Il s'y est appliqué, par exemple, à décrire le chat ou le

moineaux, ou telles autres bêtes qui l'intéressaient, avec une élégance voulue de mots et de phrases, et avec une recherche heureuse de l'effet à produire : ce sont de jolies études d'histoire naturelle. Il a excellé encore dans le tableautin où il agençait à plaisir les plus fines nuances du dessin ou de la couleur.

Un jour, il célébra la langue qu'il écrivait avec tant de soin.

Ô belle, ô pure, ô noble, ô délectable langue française !

Langue claire, droite, probe, ennemie de la fraude et de la fourberie, langue franche comme l'épée de Du Guesclin, étincelante comme la couronne de saint Louis, souple comme l'oriflamme ondoyante des rois chrétiens ! Il ne te parlera jamais bien ni ne t'écrira jamais en perfection – à moins que le diable lui-même ne s'en mêle – celui qui n'a pas le cœur fier, la conscience nette, l'âme brave et haute ! Et c'est notre consolation à nous les humbles, les tâcherons de la plume qui avons le mépris de la lâcheté, le dégoût de la bassesse et l'horreur du mensonge ! À grand cœur large style !

Le grand cœur de Lozeau a cessé de battre. Né à

Montréal, le 23 juin 1878, Albert Lozeau y est mort le 24 mars 1924, après deux jours seulement de maladie. Quelques minutes avant de mourir, il dit à sa mère, avec un sourire mélancolique : « La route est belle. » – « Pars-tu pour voyage ? » lui demanda sa mère. « Oui », murmura le poète, et il expira.

La route est belle à qui meurt dans la paix du Christ ; elle est belle au chrétien qui s'en va vers la patrie véritable. Comme elle doit être belle au poète qui par le chemin des étoiles, monte vers Dieu !

Un jour Lozeau fit cette douce et humble prière :

*Ô Jésus, prends mon cœur entre tes mains divines !
Vois : il est tout mon or, ma myrrhe et mon encens.
Je te l'offre, chargé de chagrins frémissants,
Car dans sa chair les jours ont planté leurs épines !*

*Si ton accueil est doux aux pâtres des collines,
Si le plus humble vaut les plus riches présents,
Je te supplie, hélas, en des mots impuissants :
Jésus, reçois mon cœur aux larmes purpurines...*

L'offrande du poète a reçu l'acceptation suprême. Les épines et les larmes lui ont valu d'être infiniment

agréé ; et aussi cette résignation douce et patiente qui fit moins pénible l'épreuve jamais terminée. Mais Albert Lozeau a si bien vécu sa douloureuse vie, qu'il n'est pas mort tout entier. Une œuvre reste de lui, qui est une haute leçon de courage, et un poème d'humaine tendresse.

Regards sur les lettres.

Albert Lozeau

Monsieur Albert Lozeau a voulu dispenser ses critiques de chercher longtemps la source d'où jaillissent ses vers. Dans le *Prologue* du *Miroir des jours*, il a écrit cette strophe :

*Quand la fenêtre est close et que tout bruit s'éteint,
Écoute de ton cœur monter la voix suprême ;
Ta musique est en lui, c'est là qu'est ton poème,
Comme les fleurs et les oiseaux sont au jardin.*

Le poème de M. Lozeau est donc au dedans de son âme, et ce poème s'accompagne, comme ceux des lyriques de Lesbos ou de Corinthe, de *musique divine*. Quand vous lisez des vers de cet artiste, vous avez l'impression d'être associé à ses plus intimes rêveries, et vous croyez entendre, par delà la fenêtre close, des notes discrètes, et très tendres, de flûte ou de cithare. Harmonie, grâce, fluidité, caresse : ce sont des mots qui vous viennent à l'esprit, en écoutant le chant de M. Albert Lozeau ; ils traduisent seuls l'impression très

douce, et parfois un peu monotone, que vous avez ressentie.

Il faut savoir gré à M. Lozeau d'avoir suivi le conseil de Lamartine, de s'être frappé le cœur pour en faire sourdre l'inspiration, et de nous avoir donné des vers jusqu'ici trop rares dans notre littérature canadienne. Crémazie pinça la lyre patriotique, Fréchette le plus souvent mit à ses lèvres le clairon sonore, Le May raconta les douces choses de chez nous, Chapman s'évertua dans l'éloquence ; et si beaucoup de nos poètes d'aujourd'hui ont tourné vers le rêve intérieur leur méditation, et si, par exemple, Émile Nelligan a dit, le plus inégalement, mais parfois le plus douloureusement possible, le mystère de son âme brisée, aucun ne s'est appliqué autant que le poète de *l'Âme solitaire* et du *Miroir des jours* à exprimer tout ce que le cœur humain peut contenir de sentiments vifs ou tendres, tendres surtout, et aussi tout ce qu'il peut fournir d'émotions fines, et de mièvrerie subtile.

L'œuvre de M. Lozeau, qui est déjà considérable, et qui vient de s'augmenter par la publication de *Lauriers et Feuilles d'Érable*, est donc l'une des plus intéressantes qu'il y ait dans l'histoire de notre poésie ; l'auteur se place, sans conteste, au premier rang de nos écrivains en vers. En donnant à ses poèmes une valeur d'art toute particulière, il y a aussi enfermé une large

part d'intérêt humain.

*Tous les cœurs sont pareils qui palpitent, en somme,
Dis le tien, tu diras celui des autres hommes :
Dans un morceau d'azur luit tout le firmament.¹*

C'est vrai ; tout le ciel de l'âme humaine se retrouve, et se réfléchit en celui de M. Lozeau. Mais le ciel n'est pas en tous climats rempli d'une même lumière ; il n'est pas partout également limpide ou transparent ; il y a des nuances dans l'azur, et c'est par ces nuances que l'azur des cieux intéresse toujours l'œil des hommes. Il y a des nuances aussi, – oh ! combien – dans l'âme rêveuse, dans les rêves d'azur de M. Lozeau, et c'est par les nuances qu'il renouvelle la matière de sa poésie.

La vie close à laquelle est condamné M. Albert Lozeau, l'épreuve douloureuse qui l'a tenu loin de la nature et de ses grands paysages, et de ses grands souffles, expliquent assez le caractère tout intime de son œuvre, et ces retours multipliés sur le spectacle intérieur de la conscience. Sans doute, le poète dira aussi les visions éclatantes, et tout extérieures, qui

¹ Dans le *Prologue du Miroir des jours*.

passent quelquefois sous son regard : la fenêtre de M. Lozeau est ouverte, et parfois très large ouverte sur le monde ; mais on constate toujours comme ce poète, habitué à la méditation solitaire, éprouve le besoin de soumettre au prisme de sa réflexion les choses qu'il voit ; et toutes les choses reçoivent de ce regard intérieur comme une forme idéale, commune, qui les apparente et les fait se ressembler un peu. On pourrait lire dans des strophes anonymes de M. Lozeau la signature de l'auteur.

* * *

C'est dans *l'Âme solitaire* et dans le *Miroir des jours* que le poète a le plus versé de lui-même, de la substance fluide de ses rêves et de ses tendresses. Un jour, il a voulu définir l'objet de ses incessantes méditations ; et il l'a fait dans la langue même, gracieuse et légèrement efféminée, qu'il se plaît quelquefois à écrire.

*J'ai des rêves d'azur, d'eau calme et d'arbres verts,
Fleuris de lys, ailés d'oiseaux, apaisés d'ombre,
Des rêves étoilés de beau firmament sombre,*

Des rêves adoucis, délicats et divers.¹

Assurément tout cela est délicat, et un peu vague, et un peu tourmenté, et voltige comme... des rêves. Mais tout cela aussi laisse deviner quelle poésie très douce, calme, faite de grâces et de beautés discrètes, emplira les strophes de M. Lozeau. Pas de rêves tumultueux en son âme isolée.

*Mon âme est pacifique et marche dans le blé,
Cueille une rose, et court au ruisseau pour y boire.*

La première rose cueillie fut celle de l'amour. N'est-ce pas l'histoire recommencée du poème de Guillaume de Lorris ?

*Ci est le Rommant de la Rose
Ou l'art d'amors est tote enclose.*

Une grande partie, la plus grande partie du premier recueil de M. Lozeau, *l'Âme solitaire*, n'est que le roman de son âme ardente, s'ouvrant au soleil de vingt

¹ *Le Miroir des Jours, Rêves.*

ans, battant des ailes, et voulant s'échapper vers les humaines tendresses. Ces poésies sont pleines de passion allumée, consumante, d'ordinaire assez discrète, quelquefois un peu voluptueuse, laissant monter une flamme brève qui s'épuise déjà dans sa fuite rapide.

La sensibilité du poète y est vibrante, mais elle se retourne trop sur elle-même, elle s'aiguise ainsi et se subtilise, et devient un peu mièvre et artificieuse. Dans les *Heurs d'amour* la plume, non moins que le cœur, est occupée à chercher le mot rare, et la sincérité de la passion souffre de ces littéraires préoccupations. Des parfums de boudoir emplissent parfois les strophes, et l'on s'aperçoit que le poète est sorti de son cœur pour aller à la recherche de ces grâces étrangères. Les mots ont beau être très ardents ; ils ne laissent pas de paraître quelquefois couvrir l'illusion d'une flamme absente.

Il y a donc dans les poésies sentimentales ou amoureuses de M. Lozeau, un peu d'effort maniéré, une certaine uniformité d'expression, et une sorte d'harmonie laborieuse qui leur ôtent cette spontanéité mobile et sincère qui en devrait faire tout le prix. On se sent trop souvent en présence d'une passion qui rêve, dont l'objet finit par se perdre en une vision imprécise où ne passent plus guère que des rayons de lune :

*Vous passez en mon ombre ainsi qu'un clair de lune
Baignant de son argent fluide un soir d'été...¹*

* * *

Mais ce n'est pas seulement l'émoi de la passion, les agitations d'un cœur qui veut aimer, que l'on aperçoit dans les recueils de M. Albert Lozeau. Ce doux rêveur a trop souvent fait le tour de lui-même pour n'avoir pas vu tous les aspects de l'âme humaine, et pour n'avoir pas tressailli souvent au souffle des plus nobles sentiments. C'est toute son âme, et c'est donc toute l'âme des hommes qu'il a pénétrée dans ses méditations poétiques.

*Méditer de beaux vers, c'est apprendre son âme.
La strophe est un miroir fidèle où l'on se voit
Dans les traits d'un visage ami, pareil à soi,
Avec la même angoisse aux yeux, la même flamme.*

Ce que j'ai de secret, un verbe le proclame ;

¹ *Miroir des jours.*

*Ce que j'ai de confus, un mot l'éclaire en moi ;
Et dans sa vérité mon être s'aperçoit...¹*

Et c'est parce que M. Lozeau s'est aperçu en sa vérité, qu'il a répandu le long de son œuvre tant de belles et fortifiantes pensées.

Une chose surtout frappe le lecteur. Ce poète solitaire a compris tout le bienfait de sa solitude, et de toute solitude. C'est la solitude qui fut pour M. Lozeau la maîtresse de sa vie, et aussi l'inspiratrice de son art. Et c'est dans la solitude qu'il sait encore trouver le bonheur. Je cite ces strophes où se résume la joie d'être seul, et de vivre en silence des heures utiles.

*Solitude du cœur, silence de la chambre,
Calme du soir autour de la lampe qui luit,
Pendant que sur les toits la neige de décembre
Scintille au clair de lune épandu dans la nuit...*

*Monotonie exquise, intimité de l'heure
Que rythme également l'horloge au bruit léger, –
Voix si paisible et si douce que la demeure*

¹ *Miroir des jours.*

Familière, l'entend toujours sans y songer...

*Possession de soi, plénitude de l'être,
Recueillement profond et sommeil du désir...
Douceur d'avoir sa part du ciel à la fenêtre,
Et de ne pas rêver qu'ailleurs est le plaisir !*

*Heureuse solitude ! Onde fraîche où se baigne
L'âme enfiévrée et triste et lasse infiniment,
Où le cœur qu'a meurtri l'existence, et qui saigne,
Embaume sa blessure ardente, en la fermant...¹*

La solitude n'est bonne que parce que la vie intérieure procure les meilleures joies, et qu'en vérité ceux-là seuls savent être heureux qui trouvent au dedans d'eux-mêmes leurs essentiels plaisirs. Il faut plaindre ceux qui ont besoin de quêter toujours au dehors des motifs de se réjouir, ou de trouver des charmes à l'existence. Heureux ceux qui portent le ciel en leur cœur tranquille et fervent !

Mon cœur est comme un grand paradis de délices

¹ *Miroir des jours*. Solitude.

*Qu'un ange au glaive d'or contre le mal défend ;
Et j'habite mon cœur, pareil à quelque enfant
Chasseur de papillons, seul, parmi les calices...*

*Je ne sortirai plus jamais du cher enclos
Où, dans l'ombre paisible, avec les lys éclos,
Par ses parfums secrets je respire la vie.¹*

Et M. Lozeau se plaît à développer la doctrine de la vie intérieure. Il a puisé dans l'expérience de ses jours douloureux une saine philosophie ; il a appris que c'est en marchant par des routes paisibles vers l'idéal supérieur de notre destinée, loin du monde et de ses agitations troublantes, que nous pouvons être le plus assurés de goûter ici-bas quelques joies. Seule l'ascension généreuse vers les sommets de la vie peut faire oublier la souffrance.

*Si ton cœur est souffrant et si tu crains la vie,
Fixe, comme une étoile au ciel, ton idéal ;
Fuis le monde méchant, fuis l'amour, fuis le mal.
Le bonheur est au bout de la route gravie.*

¹ *Miroir des jours*. Le ciel intérieur.

*Tu rougiras de sang les pierres du chemin :
Qu'importe, si ton âme, en s'élevant, s'épure !
Tu trouveras une eau pour laver ta blessure,
La fontaine est là-bas ; marche, espère en demain.¹*

Le poète qui a écrit ces vers robustes est le même qui avait un jour chanté, en une heure d'inspiration vigoureuse, la bonne souffrance.

Oh ! la bonne douleur qui nous fait l'âme forte !

.....

*C'est dans le feu sacré de sa divine forge,
Malgré nos pleurs honteux, nos cris à pleine gorge,
Qu'elle assouplit, redresse, éprouve le métal
De notre âme, et le fait luisant comme un cristal !²*

J'aime bien mieux ces vers réconfortants du poète que tels autres que lui a suggérés le stoïcisme froid d'Alfred de Vigny. M. Lozeau a lu beaucoup avant

¹ *Miroir des jours*. Conseil.

² *L'Âme solitaire*. La bonne souffrance.

d'écrire des vers. Est-ce pour le seul besoin d'enfermer en des strophes nouvelles le thème trop connu de *la Mort du Loup*, qu'il a écrit à la fin de *l'Âme solitaire* son sonnet sur *la Résignation*. Cette résignation muette et têtue n'est qu'une forme de l'orgueil humain ; elle n'est pas chrétienne.

D'ailleurs, on peut bien le dire, le sentiment chrétien, qui court sous l'écorce tendre de la poésie de M. Lozeau, ne s'y montre pas d'abord avec une assez vigoureuse énergie. On a bien l'impression qu'il soutient les élans de cette âme palpitante, et que c'est lui qui porte à certaines hauteurs les pensées du poète, mais dans le premier recueil surtout, ce sentiment tient encore trop du rêve ; il est traversé d'émotions trop vaporeuses, il est comme édulcoré ou affadi par des émois romantiques. Il y a dans telles strophes religieuses de *l'Âme solitaire* beaucoup plus de sensiblerie que de piété.

De cette religiosité poétique, je ne connais pas d'exemple plus démonstratif que *l'Extase blanche*. Il y a là, en plus, un curieux effort d'imitation parnassienne, et une réplique évidente de la *Symphonie en blanc majeur* de Théophile Gauthier.

Des gerbes de fleurs en nacre fleurie,

*Aux calices longs, ouverts en étoiles,
Jonchent tous les soirs l'autel de Marie,
Où vont, deux à deux, des vierges en voiles ;*

*En voiles de soie ou de rêverie,
Blancs comme le cygne et les blanches voiles,
Et les plants de fleurs en nacre fleurie,
Aux calices longs, ouverts en étoiles.*

*Et j'ai des frissons pieux dans les moelles,
De l'extase plein mon âme meurtrie,
À prier tout près des fleurs en étoiles,
En pleine blancheur, aux pieds de Marie,
Où sont, lys humains, deux vierges en voiles.¹*

Mais ajoutons tout de suite que ce frisson pieux et trop artistique du poète qui prie près des fleurs en étoiles, s'est changé souvent en prière solide et fervente. Il suffit, pour s'en convaincre, d'entendre le cri de foi douloureuse qui se traduit par le mot *Pitié, Seigneur !* au lendemain de l'extase blanche ; il suffit surtout, pour se persuader que la prière du poète se fait

¹ *L'Âme solitaire.*

aimé à renouveler dans les visions de la nature l'aliment ou la substance de leurs soliloques. M. Lozeau, qui a si souvent regretté de ne pouvoir promener par les champs ou les bois sa curiosité et ses rêves, aime passionnément la nature. Dans sa chambre étroite, il ne cesse de la célébrer. Il la regarde tantôt avec ses souvenirs d'enfance, et tantôt avec ses yeux, il la complète ; rarement il la déforme, et il ajoute toujours à la ligne brutale des choses les grâces légères de l'imagination, ou le sens mystique du plus ingénieux symbolisme.

Monsieur Albert Lozeau interprète donc la nature. Il soumet les paysages aux capricieuses fantaisies de son émotion artistique, et les paysages reçoivent comme la couleur et l'empreinte de sa méditation subtile. Il s'applique à écouter dans la nature ce que Wordsworth, le chef des lakistes anglais – et qui a si bien chanté les lacs du Cumberland – appelait « la douce et mélancolique musique de l'humanité ».

Mais ce virtuose, qui s'applique à transposer la nature plutôt qu'à la décrire, essaie toujours loyalement de la bien comprendre ; il tâche de s'identifier avec le spectacle ou l'objet aperçu. Et puisque M. Lozeau, par exemple, devait comme tout poète honnête regarder et chanter la lune, il a soin de se laisser pénétrer d'abord et envahir par la lumière astrale.

*Quand tu parais, les soirs bénis, à ma fenêtre,
Ta lumière lointaine et vague me pénètre,
Et je me baigne en toi ! Transfigurant ma chair,
Tu me fais pur et beau, surnaturel et clair ;
Et je suis comme un dieu tout imprégné de lune,
Participant ainsi qu'un astre à la nuit brune !¹*

Une autre fois, c'est tout le ciel, et c'est toute la nature qui entre dans l'âme du poète :

*L'azur n'est plus qu'au ciel ; il est dans l'âme /
douce,
Avec tous les ruisseaux, avec toutes les mousses,
Avec tout le soleil et tous les papillons,
Les bois et leur fraîcheur, les nuits et leurs rayons !²*

On ne peut être plus impersonnel avec les choses, et davantage docile à leur influence. Mais ce sont là jeux de poète. En réalité M. Lozeau, loyal avec la nature qu'il veut raconter, sensible à toutes ses harmonies, ne se laisse pas subjuguier tout à fait : il reste bien

¹ *L'Âme solitaire, À la lune.*

² *Le Miroir des jours. Le sang des roses.*

supérieur aux réalités, et à l'entendre prolonger dans son rêve la musique de l'immense concert, on s'aperçoit vite qu'il ne dédaigne pas le rôle de chef d'orchestre, et qu'il se plaît à faire jouer la musique qu'il veut. De là beaucoup d'accompagnements très subjectifs dans ses poèmes sur la nature, et aussi parfois beaucoup de curieuses ou amusantes fantaisies. En général, les touches de l'artiste sont fort délicates. Un peu incertaines dans les premières pièces, et par exemple dans *Vespérales*, où il y a des vers faibles et à peine français dans le premier tableau, ces touches sont plus fermes, rendent un son plus net dans les derniers recueils.

D'ailleurs, quand M. Lozeau s'applique à seulement décrire ce qu'il voit, il le fait souvent, et depuis longtemps, avec une élégante précision.

C'est l'aube...

La première clarté du jour, vaguement blanche,

D'un horizon s'étend, lente, à l'autre horizon...

Un filet rose, qu'un grand pan de ciel écrase,

S'élargit doucement, puis de pourpre s'embrase.

Au milieu d'une mare immense d'or sanglant

L'astre paraît royal et monte rutilant...¹

Le poète a mis en plein contact son âme sensible avec toutes les heures du jour, et avec tous les mois de l'année : *la Chanson des Heures*, et *la Chanson des Mois de l'Âme solitaire*, sont deux groupes de poèmes artistiques, souvent descriptifs, le plus souvent idéalistes, où la nature passe avec toutes ses voix et toutes ses harmonies dans les strophes ciselées du poète. Et le poète se plaît tellement à écouter ces chansons de la terre et du ciel, des arbres et des fleurs, de la lumière et de l'ombre, qu'il en a repris le thème variable dans le *Miroir des Jours* où il célèbre, avec des accents convenables aux saisons, *la Ville et les Bois*. Il y a là de petits chefs-d'œuvre de grâce, de couleur et d'harmonie qu'on relit avec le plus délicat plaisir. On y sent vivement que M. Lozeau aime la nature, et qu'il regrette de ne pouvoir entrer et vivre en ses spectacles :

*Je voudrais, dans les bois que l'automne dépouille...
En un jour où l'azur unit la terre aux cieux,
Marcher sur le tapis d'or flexible et de rouille.*

¹ *L'Âme solitaire*. L'aube.

*Je voudrais respirer la fleur que l'aube mouille,
Dont le parfum se meurt, arôme précieux ;
Une dernière fois, réjouir mes deux yeux
Au flot clair de la source avant qu'il ne se brouille.¹*

Mais le poète, qui ne peut toujours renouveler pour ses yeux les visions rustiques ou sylvestres de l'automne, n'a pas oublié les visions anciennes. Il les recompose avec amour. Ce fut, sans doute, par une journée chaude et mélancolique de notre doux octobre qu'il écrivit ces vers :

*Dans les érables d'or et les érables rouges
Comme de précieux joyaux les feuilles bougent,
Et les rameaux légers font sur l'horizon pur
Des losanges de ciel et des carreaux d'azur.
La montagne, en octobre, est somptueuse et douce.
Un désir d'air sylvestre et de beauté m'y pousse.
J'adore la nuance et le fin coloris.
L'arbre m'est un plaisir constant : je l'ai compris.
L'ambre luit, l'incarnat magnifique flamboie,
Toutes les teintes font comme un grand feu de joie !*

¹ *Le Miroir des jours*. Dans les bois.

*Quand un souffle furtif passe dans le soleil,
Ah ! le frémissement de l'arbre est sans pareil !
Rien n'est plus merveilleux, rien n'est plus beau /
sur terre
Qu'un érable d'automne en un champ, solitaire !
Et la mélancolie auguste de nos bois
Qui, par leurs arbres chers, pleurent tous à la /
fois !...
Si vous voulez qu'un jour votre âme se recueille,
Allez vous promener aux chemins où la feuille
Tombe, comme un oiseau sans ailes, sous vos pas...¹*

S'il n'y a rien là qui soit d'une puissante invention, ou d'un réalisme très précis, on y admirera pourtant, avec l'aisance du rythme et de la rime, cette sensibilité vive, et cette émotion discrète, à la fois personnelles et communes, qui reçoivent de l'expression même leur suffisante originalité.

Ce sont les mêmes qualités du poète, du peintre, du musicien, de l'artiste de la nature que l'on retrouve dans quelques pièces de *Lauriers et Feuilles d'Érable*. Qu'on lise, par exemple, *le Vent après la Pluie, les Arbres*

¹ *Le Miroir des jours*. Dans la montagne.

*dorment, et cette ingénieuse fantaisie sur la neige,
Déluge blanc.*

* * *

Dans ce dernier recueil, le poète a quelque peu élargi le champ de son regard et de ses aspirations. Il a prêté l'oreille aux grandes rumeurs de la guerre, il a vu se dessiner sous le ciel sanglant des silhouettes de soldats, il a vu battre aux souffles des tempêtes ou de l'héroïsme le drapeau de la France, et il a salué ce drapeau, et ces grands soldats, et ces vaillantes actions. Joffre, le roi Albert, le cardinal Mercier, Pégoud l'intrépide, le Pape pacificateur, Verdun l'imprenable, et l'humble soldat des tranchées pour qui il fait cette prière opportune :

*Automne, sois-leur doux, car ils ont tant souffert !
Retiens les souffles prompts de tes brises trop /
fortes ;
Sous leur fatigue, étends un lit de feuilles mortes,
Et sur leurs fronts, un ciel indulgent, tiède et clair !
Le jour, donne à leurs yeux l'azur calme et sans /*

voiles ;

*Et le soir, comble-les de rêves et d'étoiles !
Dans leur sommeil, répands des songes glorieux...*

*Et qu'ils voient, dans ton air aux grâces solennelles,
Un matin, comme un beau soleil, monter des cieux
La Victoire attendue, avec d'immenses ailes !¹*

C'est dans ce même recueil, entre les *Lauriers* et les *Feuilles d'Érable* que l'on trouve les *Fleurs de lys*, encadrées de gloire et de grâces. Ces « fleurs » sont de petits poèmes religieux. On entre dans ces poèmes comme dans de minuscules chapelles, recueillies et pieuses, décorées, par des mains féminines, de fines dentelles, d'objets d'art, éclairées par de petites verrières où l'on voit, sur fond d'or ou d'azur, comme en l'abside des grandes cathédrales, madame sainte Claire qui agonise, ou sainte Cécile, nimbée de lumière, qui dirige, de son lutrin céleste, le chœur universel... Et l'on entend là des paroles d'évangile, des prières ferventes, même une chrétienne ballade.

Et c'est au sortir de ces oratoires en pénombre, que l'on pénètre dans la forêt tendre des *Feuilles d'Érable*.

¹ *Lauriers et Feuilles d'Érable*. Vœu d'automne.

De petits poèmes canadiens, tout frémissants de patriotisme, y font entendre leurs notes claires d'harmonie. Il faut signaler ceux-là qui chantent le doux parler, *la Langue chère*, que M. Lozeau a si souvent et si filialement, en prose¹ ou en vers, célébrée.

Elle est haute et claire cette langue de la foi, de l'héroïsme fort, et de la pensée limpide.

*Sur nos lèvres tes mots ont des goûts de victoire !
Ils nous dressent plus haut que nous, ils nous font /
croire !
Ils sont comme une lampe au fond de nos cerveaux :
Ce qu'on pense par eux prend des aspects /
nouveaux,
Et le regard surpris doucement s'en éclaire !...*

Le royaume de notre langue, c'est un « jardin enchanté », c'est un « lieu de lumière éternelle »

*Où de son verbe pur éclate le flambeau :
Firmament où le mot luit comme une étincelle !*

¹ Voir *Billets du Soir*, où il y a de délicieux petits poèmes en prose.

Monsieur Albert Lozeau a voulu rendre hommage à quelques-uns de ceux qui ont le mieux servi, assoupli, clarifié et honoré notre langue française. Dans *l'Âme solitaire*, et dans *le Miroir des jours*, il y a des sonnets littéraires, où se concentrent et se cristallisent de vives admirations, de fines et justes critiques.

* * *

Monsieur Lozeau a plus spécialement, dans ses recueils, pratiqué le sonnet. Sa plume fait des sonnets, comme une aiguille des broderies. Il est le poète des sonnets en dentelle. Sur cette trame fragile, gracieusement dessinée, court une âme d'artiste, sensible, menue, souvent capricieuse et hardie. En définissant un jour lui-même le sonnet, il a décrit la meilleure partie de son œuvre :

*Jeu fin de poésie où l'esprit se délasse ;
Petit tableau de maître enfermant tout l'azur ;
Chose pleine et légère ainsi qu'un épi mûr...
Écrin de grâce où luit la perle d'une larme...*

Et M. Lozeau s'applique à l'œuvre difficile de limer et de ciseler. Il y eut bien au début quelques vers un peu rugueux, et des strophes laborieuses et des tours étranges de phrases obscures. Et il y a encore aujourd'hui des inégalités d'écriture, des hémistiches un peu vides, et des chutes un peu lourdes. Mais l'artiste, qui a le mérite rare d'avoir été son propre maître, et qui a connu le « labeur amer » et solitaire, a profité de ses propres inexpériences, et il a conquis par tant d'efforts l'art d'écrire en vers. Et le vers de M. Lozeau est aujourd'hui plus facile, plus large, d'une cadence plus ferme.

Ce disciple de lui-même, ce poète qui n'a pas fréquenté les classes où l'esprit s'humanise – *humaniores litterae* – a demandé pourtant à des professeurs de rythme, d'images et de pensées, le secret de sa propre fortune. Et je ne serais pas étonné qu'il ait lu avec un plaisir souvent renouvelé les Parnassiens. Il y a chez lui comme chez eux le goût du vers impeccable, et la recherche d'une indéfectible harmonie. Je ne dirai pas que son vers a toujours la plénitude de leurs vers, du moins de leurs meilleurs : il y manque parfois, pour soutenir tant d'éclat, un fond solide, et comme le métal chaud et ferme et substantiel des grandes pensées.

Mais M. Albert Lozeau est excellemment ce qu'il

est : un joueur de cithare, une âme sensible et tendre, un peintre de petits tableaux exquis, un faiseur d'arabesques légères, un artiste d'Alexandrie. Son œuvre se compose de poèmes qui sont tantôt des bibelots gracieux, et tantôt des chefs-d'œuvre de beauté spirituelle ou plastique. En pénétrant dans cette galerie toute pleine d'élégances fragiles, on craint bien un peu de casser quelque chose, mais on est à chaque instant intéressé par de multiformes joailleries. Et sur toutes, d'ailleurs, brille le reflet d'une pensée délicate, ou le feu ardent d'une émotion sincère. Les poèmes de M. Lozeau ont tous été trempés dans la flamme profonde de la vie intérieure. C'est ce qui leur donne une âme, et les assure de durer.

À l'ombre des érables : hommes et livres.

Nérée Beauchemin

Allocution prononcée à l'Hôtel-de-Ville des Trois-Rivières, dimanche, le 11 novembre 1928, à l'occasion de la remise du grand prix d'Apostolat laïc par la Poésie, au poète Nérée Beauchemin. – Nérée Beauchemin est décédé à Yamachiche le 29 juin 1931.

Vous rendez hommage au poète délicat, et très tendre, qui depuis plus de quarante ans honore votre région trifluvienne. Vous couronnez une œuvre qui fut ici très discrètement composée, dont l'harmonie ne se voulait répandre que dans le champ clos des amitiés prochaines, et qui ne chercha jamais les applaudissements publics.

Monsieur Nérée Beauchemin est assurément d'abord *votre* poète ; il vous appartient, par ses affections les plus profondes, par sa pensée qui ne s'éloigne jamais ni de vos foyers, ni de vos temples, ni de vos plaines, par son rêve dont le vol circule avec tant de grâce dans la ligne souple de vos horizons ; il vous appartient par le culte qu'il a voué aux choses de chez

vous, à vos paysages si reposants, à vos coutumes anciennes ; il vous appartient par toute sa vie vécue dans l'intimité de vos commerces, et dans la sympathie fidèle de vos admirations.

Et aujourd'hui, Trois-Rivières, ville située près de Yamachiche, et qui en reçoit tant de gloire, lui prend son barde solitaire ; elle l'amène, lui, l'aède modeste et presque timide, à son bruyant Capitole, proclame sa longue victoire, et pose à sa manière, sur un front qui se dérobe, le laurier symbolique et triomphal.

Vous permettez, cependant, que d'autres, de Québec et de Montréal, se joignent à vous pour couronner votre poète, élargissent en quelque sorte votre geste, et donnent à ce public hommage sa pleine signification.

Si Nérée Beauchemin vous appartient par droit de naissance, nous, de Montréal ou de Québec, nous lui appartenons par droit de conquête. Et puisqu'il étend sur nous son magique et irrésistible empire, nous lui apportons le féal tribut de notre docile et académique sujétion.

C'est au nom de Québec, et c'est tout particulièrement au nom de l'Université Laval que je viens vous dire avec quelle joie nous nous associons à cette reconnaissance publique du haut et royal mérite de l'œuvre littéraire de Nérée Beauchemin.

L'auteur des *Floraisons matutinales* et de *Patrie intime* est plus que le poète d'un village ou d'une région ; il est le poète de son pays et de sa race. Et il convient que sa race et son pays lui disent toute la fierté qu'ils éprouvent à écouter ses chants, à entendre vibrer sa lyre, à reconnaître toujours la très saine et très bienfaisante inspiration de ses poèmes.

C'est cette inspiration même que vous avez voulu honorer aujourd'hui, en décernant à Nérée Beauchemin ce que vous appelez le « Grand Prix d'Apostolat laïc par la Poésie ».

* * *

Nérée Beauchemin a fait avec de la littérature, avec de la poésie, de l'apostolat. La terre de Yamachiche fut prédestinée pour être le berceau des écrivains apôtres. C'est sur cette terre que naquit en 1824 l'auteur de *Jean Rivard*. Et c'est là, cher poète, que vous êtes né vous-même en 1850. Vous aviez douze ans quand Gérin-Lajoie publia dans *les Soirées canadiennes*, *Jean Rivard, le défricheur* ; et vous aviez quatorze ans quand il publia dans *le Foyer canadien*, *Jean Rivard, économiste*. Vous faisiez alors vos études au Séminaire de Nicolet, et nul doute que dans cette maison qui fut

celle de Gérin-Lajoie, et qui garde pour cet ancien illustre plus qu'un cher souvenir, un culte qu'elle proportionne à son œuvre et à sa gloire, vous avez appris vous-même à aimer, à vénérer l'écrivain apôtre, l'auteur du roman social qui avait exalté l'amour du sol, qui avait prêché le respect de nos nécessaires traditions, et qui avait voulu lier à la fortune économique et morale de «l'habitant» canadien les destinées mêmes de notre race. Peut-être aussi est-ce en retrouvant dans les vieux murs du Séminaire de Nicolet l'écho prolongé et mélancolique de la chanson du *Canadien errant*, que vous avez éprouvé en vous les premiers tressaillements d'une muse qui sommeillait encore.

Quoi qu'il en soit, Yamachiche qui vous avait donné le jour, avait aussi placé près de votre berceau la jeune gloire d'un écrivain qui ne voulut jamais écrire que pour être utile à ses compatriotes. C'est dans la même atmosphère, calme et lumineuse, que furent élevées vos âmes ; c'est au spectacle des mêmes paysages qu'elles se sont doucement émues ; c'est dans le culte des mêmes choses de la vie rustique, familiale et paroissiale, qu'elles ont fortifié leur foi, construit leur idéal et pour jamais orienté leurs actions.

Et lorsqu'en 1897, à quarante-sept ans, au milieu d'une carrière où s'étaient confondues la médecine et la poésie, vous avez publié les *Floraisons matutinales*,

vous donniez au public, non pas assurément une œuvre du matin, mais assurément des poèmes où s'était imprimée une âme restée jeune, sensible à toutes les beautés, et qui gardait, si loin déjà de ses matins ardents, les rêves et les pensées d'une noble adolescence.

Et dès lors l'on vit paraître en vos poésies matutinales ce souci de célébrer la trinité nécessaire du vrai, du bien et du beau, cette application à chanter pour n'éveiller chez ceux qui vous écoutent que de saines et bienfaisantes émotions, cette recherche d'une harmonie verbale qui s'allie aux harmonies supérieures de la foi religieuse et de la piété canadienne ; l'on vit s'exercer en vos premiers poèmes cette action intellectuelle et littéraire que l'on vient justement d'appeler, pour définir toute votre œuvre, « l'Apostolat laïc par la Poésie ».

Au seuil même de votre œuvre, à la première page des *Floraisons*, vous chantez la lumière. La lumière, ce fut toujours l'enivrement du poète : que cette lumière soit limpide et profonde comme celle qui enveloppait le vieux Parnasse hellénique, ou qu'elle se mêle souvent d'ombres et de brumes comme la lumière de nos ciels septentrionaux. Mais plus belle encore que toutes ces lumières qui s'échappent du soleil d'or, vous apparaît la lumière qui rayonne du Verbe, la lumière spirituelle

plus nécessaire à notre esprit que l'autre ne l'est à nos yeux ; et vous célébriez l'immense clarté que répandit un jour sur le monde le verbe, l'enseignement de ce Léon XIII, de ce pape égal aux plus grands, qui se dressait alors sur la « colline inspirée » du Vatican, le front chargé de ses trois couronnes, mais rayonnant aussi des flammes du génie, et qui diffusait vers tous les horizons la lumière invincible de ses encycliques.

*Hosanna ! Béni soit Léon, l'homme-lumière,
L'être divinisé, l'être immatériel,
L'âme, l'élu, le saint, l'ange intermédiaire
Entre Job et Jésus, entre l'homme et le ciel.¹*

Ce fut, Monsieur, le premier vol de votre muse, et il nous emportait, vous et vos lecteurs, aux sphères les plus hautes de la vérité. L'*Idylle dorée*, si fraîche, si pieuse, que vous avez inscrite à la seconde page de ce premier recueil, et qui est toute baignée dans la poésie mystique de Bethléem, nous avertit aussi des inspirations religieuses où vont se complaire souvent vos méditations et votre art des vers.

Et lors même que vous chantez autre chose que

¹ *Floraisons matutinales*, Lumière, p. 6.

vosre foi profonde, et que vous prenez plaisir à regarder et à décrire tant de merveilles que la nature ou les hommes ont placées sous vos yeux, l'*Avril boréal*, le *Lac*, l'*Hirondelle*, les *Rayons d'octobre*, les *Perce-Neige*, *Québec*, le *Dernier Gîte* et ces *Fleurs d'aurore*, qui sont peut-être le chef-d'œuvre de vos matutinales floraisons, toujours c'est par des yeux où n'entrent que de pures visions que vous regardez ces objets, que vous en fixez la couleur vive, la ligne gracieuse, ou le spectacle symbolique.

Pourquoi fallut-il qu'après avoir groupé tous ces premiers chants, vous ayez cessé de chanter ? ou du moins que, ne faisant plus entendre que de rares harmonies, si largement espacées, vous nous ayez laissés si longtemps sous l'impression que le médecin en vous s'appliquait à endormir, à chloroformer le poète, et ne lui permettait de réveil que juste ce qu'il lui en fallait pour ne pas mourir de sommeil ?

Impatients que nous étions de vous écouter toujours, nous souffrions un peu de ne capter jamais que de rares ondes émises au poste de Yamachiche, et de ne pouvoir, entre temps, nous consoler qu'en faisant battre le glorieux battant de la Cloche de Louisbourg.

Mais voici qu'« un matin du printemps dernier », une rumeur nouvelle s'éleva du village où vous aviez longuement médité, courut par les champs et la ville, se

répandit en sonorités douces et prenantes dans les airs et dans les âmes. C'était l'hymne à la *Patrie intime*, qui montait enfin du poste émetteur de Yamachiche, et qui donnait à notre univers québécois le multiple concert de supérieures harmonies.

Ce fut chez nous une course vers tous les haut-parleurs qui répandaient au loin votre voix et vos chants. Peut-être avez-vous été vous-même, à un âge où votre jeunesse reste timide, peut-être avez-vous été un peu troublé par tant d'empressement, et par tant d'éloges qui s'en suivirent. Vous ne saviez qu'une seule chose : c'est que *Patrie intime* était le livre deuxième d'un même apostolat. Vous ne songiez pas assez que ce deuxième livre donnait à la poésie canadienne l'un de ses meilleurs recueils.

* * *

L'apostolat que vous avez continué dans *Patrie intime*, dans ces poèmes qui élargissent et perfectionnent les *Floraisons matutinales*, vous avez pris soin de le définir vous-même par la façon dont vous y annoncez le groupement des pièces. N'est-il pas vrai qu'il a pour triple objet, la terre, le clocher et la race : la terre canadienne qui découvre au grand soleil

l'abondance et la parure de ses champs fertiles, le clocher qui rythme de ses harmonies graves la vie religieuse de notre peuple, la race qui enferme en ses énergies natives, et dans ses traditions conservées, tout le secret et toute la puissance de sa destinée.

Nérée Beauchemin a célébré tout cela avec une ferveur d'inspiration, avec une nouveauté d'images, avec une piété originale, que nous devons applaudir.

À vivre plus longtemps dans ce pays de Yamachiche, si calme, et dont les lignes égales s'abstiennent de tout heurt et de toute violence ; à méditer toujours dans ces champs que borde le grand *fleuve*, où surgissent avec orgueil l'*érable* et les *vieux ormes*, où fleurissent au printemps les *cerisiers*, à l'automne... les *roses d'automne* ; à écouter près de la *claire fontaine* rossignoler le rossignol, ou à entendre au temps des semailles la turelure, l'onomatopée du *pinson des guérets* ; à regarder plus souvent, au mois glorieux de septembre, le *crépuscule rustique* de notre ciel occidental, où se mêlent des couleurs, – paille mûre, feuillage rouillé, nuances d'or, javelles d'ambre, – qui enchantent les yeux du poète ; à écouter en cette « fin de jour »,

dans le grand silence,

*Ce chant qui file, au lointain,
Berce, ondule, se balance,
Revient, s'éloigne et s'éteint...*

cette douce complainte qu'une voix chante là-bas, et qui est la chanson qu'une mère sainte chantait au poète quand il était petit : à voir, à écouter, à vivre plus longtemps tous ces spectacles de la terre et toutes ces choses de la vie au champ ; à souffrir peut-être aussi plus souvent sur ce sol qui porte à la fois des berceaux et des tombes, le poète en a reçu une inspiration plus forte, et comme un choc qui a ébranlé plus d'une fois jusqu'en son ultime profondeur sa vive et riche sensibilité.

Et alors il a chanté, célébré avec plus de tendresse la terre natale, la terre canadienne ; et ce chant la fait mieux aimer. Et faire mieux aimer la terre, le sol, les champs, le pays de chez nous, n'est-ce pas un bienfaisant et noble apostolat ?

Mais au-dessus du sol, et montant vers le ciel, il y a chez nous le clocher : comme au-dessus de nos matérielles ou humaines préoccupations, il y a la foi qui porte vers Dieu l'âme canadienne.

Et le clocher, pour Nérée Beauchemin, c'est assurément le campanile où sonnent les cloches, les

douces *cloches natales*, mais c'est aussi tout ce que représente son geste altier, son essor vers Dieu : la *prière ancestrale*, le soir, à la chandelle, devant le Christ qui pend à la croix, prière un peu trop douloureuse, ce soir-là, et trop pleine d'alarmes, sur les lèvres de cette mère qui, songeant aux rudes travaux de la ferme, ne songe pas assez aux joies compensatrices du foyer ; puis le *baptême* qu'annoncent les clochers ; Noël, Pâques, la Pentecôte *in Hymnis et cantibus* ; le *chapelet des morts* :

*Sur les larmes de Job dont la chaîne de fer
Porte le crucifix de cuivre et la médaille,
Grand'mère, dans la chambre, égrène, maille /
à maille,
Le chapelet, pour ceux d'autrefois et d'hier...*

C'est aussi la messe, c'est le prêtre, c'est la *liturgie* annonciatrice de l'évangile, le dimanche, à l'ambon, avec le livre posé

*sur l'aigle de cuivre
Dont la grande aile semble ouverte pour l'essor ;*

c'est l'ultime prière, la *prière du vieillard*, si douce, si confiante, qui ressemble à celle de l'enfant.

Quand on lit tous ces poèmes que lui a dictés sa foi robuste, avec Nérée Beauchemin on apprécie mieux tant de choses surnaturelles, tant de piété consolatrice. Et faire mieux aimer nos clochers, la religion, la prière, et Dieu, n'est-ce pas encore le rôle nécessaire, et le plus sublime de l'apôtre ?

Mais que serait la terre de chez nous, et que deviendrait notre foi, si nous n'étions pas une race qui se souvient, et qui puise dans son passé, dans ses traditions, dans son sang la force de sa survivance ?

Et alors l'apôtre de Yamachiche célèbre sa race, ses origines françaises, sa fidélité à la France, à la France qui est par delà l'océan, mais surtout à la France plus proche qui est la patrie :

*La France où mon âme est toute,
Ma France, c'est mon pays !*

Nérée Beauchemin célèbre aussi ce qui est essentiel à une race, et ce qui peut-être caractérise le mieux son âme ou son génie, je veux dire sa langue, le vieux parler, dont il vante la noblesse, dont il savoure la délectable saveur :

*Oyez le parler du hameau :
Il coule comme aux goutterelles
Coulent les sèves naturelles ;
Il coule aux lèvres comme l'eau
Des érables au renouveau*

le vieux parler, dont il rappelle les victoires laborieuses
et certaines :

*Durant trois siècles d'affilée,
La première langue du sol
A lutté sans peur et sans dol.
Malgré rafale et giboulée,
L'honneur et le droit l'ont parlée.*

Nérée Beauchemin célèbre aussi ceux-là dont les
noms chez nous s'identifient avec les gloires, les luttes
ou les victoires de la race : Brébeuf et Lallemant,
Montcalm, Papineau, Crémazie, Gérin-Lajoie ; et ceux-
là plus obscurs, qui ont tissé de leurs œuvres pénibles,
de leurs sacrifices joyeux, de leurs vertus saintes, la
trame de la vivante histoire du peuple : le laboureur, la
petite Canadienne :

*Elle est bonne, franche et telle
Que l'amoureux de chez nous
Ne courtise et n'aime qu'elle.
Et de vrai, c'est la plus belle,
Avec ses jolis yeux doux.*

et cette « sainte » qui est l'aïeule du poète, semblable à notre aïeule à tous, la grande ouvrière du foyer et la mère auguste de notre race :

*Auguste mère de ma mère,
Ô blanche aïeule, morte un soir
D'avoir vécu la vie amère !*

et le poète raconte, décrit, chante encore, avec la vieille maison, les petites choses de ce foyer qu'ont construit, habité l'aïeule et ses filles, nos grands-pères et leurs fils, le ber, le rameau bénit, le dévidoir à sonnette, les grandes aiguilles de la tricoteuse, toutes ces choses familières qui sont comme l'âme de nos anciens, éparse sur les objets essentiels de leurs travaux ou de leurs amours.

La patrie intime, c'est vraiment tout cela. Tout cela,

tout ce qui est la matière de vos poèmes est pris à la vie qui se fait ou s'écoule sous vos yeux, dans l'horizon de Yamachiche, dans le cadre traditionnel de la paroisse, ou entre les murs discrets du foyer.

Le mot de «patrie intime», qui résume tout cela, je le trouve déjà qui désigne la paroisse natale, dans un poème ancien des *Floraisons matutinales*¹. Dans votre dernier recueil, ce mot précise toute sa signification, il en déploie tous les objets sacrés : il se charge de toutes les ambitions, de toutes les vertus de votre âme : il y apparaît comme la devise fervente et large de votre apostolat.

Je ne veux que rappeler, pour finir, comment votre âme d'apôtre, qui est une âme d'artiste, s'est appliquée davantage, en ce dernier livre, à répandre sur tant d'objets, avec une tendresse plus profonde, des pensées plus abondantes, des grâces plus souples, des rythmes plus variés, des images plus vives, des mots plus pittoresques, une harmonie plus savante.

Et votre apostolat n'en est pas moins sincère qui donne à vos rêves, à vos pensées, à vos leçons les formes qui les font mieux comprendre, et tout l'éclat qui les fait mieux resplendir. Cet art plus parfait montre en vous, au contraire, agrandi par toute une noble vie, et

¹ *Le dernier gîte*, page 180.

par les labeurs féconds d'une longue expérience, le culte que vous avez voué à toutes les choses saintes de la Patrie.

* * *

Il me reste maintenant à remplir auprès du poète Nérée Beauchemin une mission qui m'est très agréable.

L'Université Laval, que je représente ici ce soir, applaudit avec vous, Messieurs, à toute l'œuvre, à tout l'apostolat de l'auteur des *Floraisons* et de *Patrie intime*. Elle se souvient avec orgueil que Nérée Beauchemin est l'un de ses anciens qui l'honorent le plus par leurs travaux et par leur vie. Elle sait aussi comment le poète, qui a surgi dans le médecin qu'elle a formé, voulut un jour chanter son *Alma Mater*, et qu'il écrivit un poème où la piété filiale inspira les plus délicates strophes. C'est de notre chère Université de Québec, que vous dites aux dernières pages de *Patrie intime* :

*Un charme est sur tes murs. Un parfum se dégage
De ce passé qui fut mon âge le plus beau,
Et j'évoque, fidèle et pieux, le mirage*

Du plus doux souvenir que j'emporte au tombeau.

L'Université Laval, sensible à votre fidélité, comme à toute la noblesse et à tous les succès de votre œuvre littéraire, veut vous donner un témoignage certain de sa haute appréciation, et vous décerne la plus haute distinction académique qu'elle puisse accorder. Elle me charge de vous remettre maintenant le diplôme d'honneur de docteur ès-lettres.

Veillez l'accepter, vous le fils qui se souvient, comme le gage d'affection très tendre, et d'admiration, d'une mère qui n'oublie pas.

Regards sur les lettres.

Napoléon Legendre

Napoléon Legendre est décédé lundi matin, le 16 décembre 1907, dans la chambre où mourut F.-X. Garneau. Avec lui disparaît l'un de nos hommes de lettres les plus connus, et autrefois, il y a quinze ou vingt ans, l'un des plus actifs.

Né le 13 février 1841, à Nicolet, élève des Jésuites, à Montréal, avocat en 1865, et fonctionnaire à Québec depuis 1876, Legendre appartenait à cette génération de jeunes gens qui se laissèrent bien vite entraîner par le mouvement littéraire de 1860, et qui utilisèrent leurs loisirs pour le progrès des lettres canadiennes. Il fut de l'époque où Buies, Faucher de Saint-Maurice, Le May, Fréchette, Routhier, Fabre produisirent leurs premières œuvres, et s'empressèrent de semer dans le sillon qu'avaient tracé Chauveau, l'abbé Casgrain, Joseph-Charles Taché, et le docteur Hubert Larue. Ceux-ci étaient sans conteste les plus remuants de tous, et nul doute que leur exemple n'ait suscité parmi les contemporains bien des vocations littéraires.

Napoléon Legendre s'essaya d'abord dans le roman. En 1872, il publiait sous forme de feuilleton dans

l'Album de la Minerve : Sabre et scalpel. Ce roman devait rester à peu près isolé dans la carrière littéraire de son auteur. C'est à peine si Legendre se résignera plus tard à écrire pour *Le Canada français*, en 1890, une nouvelle canadienne, *Annibal*. Il comprit qu'il n'avait pas, pour cultiver ce genre avec succès, toute cette richesse d'imagination et d'informations, et toute cette souplesse d'esprit qui sont nécessaires à qui veut y réussir.

C'est dans l'article court, et qui vit de l'actualité ; c'est dans les récits légers, et dans les nouvelles variables et pittoresques du jour que M. Legendre fixa son talent et sa plume. Il recueillit en volume ces études que lui avaient suggérées l'événement imprévu, le fait divers, et il publia *À mes enfants* (1875), les *Échos de Québec*, deux volumes (1877), et des *Mélanges, prose et vers* (1891).

La Société Royale, dès le premier jour de son existence, ouvrit ses portes à l'auteur des *Échos*, et pendant plusieurs années M. Legendre fournit aux *Mémoires* de cette Société quelques-unes de ses meilleures productions, entre autres : *La Province de Québec et la langue française* (1884), *La Race française en Amérique* (1885), *La Langue que nous parlons* (1887), *Réalistes et Décadents* (1890), *À propos de notre littérature nationale* (1895), *Frontenac*

(1898). En 1890, M. Legendre publia en brochure une étude sur *La Langue française au Canada*, où il fit bien voir tout le culte qu'il avait voué à notre langue, et le soin extrême qu'il prenait à l'étudier et à l'écrire correctement. Cette même année, l'Université Laval lui conféra le grade de docteur ès lettres.

Mais Napoléon Legendre, comme la plupart de tous ceux qui ont écrit au siècle dernier, ne s'est pas contenté de faire de la prose ; il a aussi aligné des vers. On ne pensait pas, à cette époque, que l'on pût aimer les lettres sans sacrifier aux muses. Michel Bibaud, F.-X. Garneau, l'abbé Casgrain, P.-J.-O. Chauveau, Adolphe Routhier et combien d'autres voulurent ajouter de la poésie à leur œuvre en prose. Legendre a donc publié en 1886, *Les Perce-Neige*, où l'on put voir éclore quelques-unes de ces fleurs printanières, exquises, dont souvent on regrette qu'il suffise de quelques jours pour en épuiser le parfum.

Cependant en feuilletant *Les Perce-Neige*, en lisant ces poésies courtes, spirituelles ou mélancoliques, parfois rêveuses et tristes, on constate que Napoléon Légendre avait une âme de poète, que cette âme était délicate et tendre, mobile, impressionnable, capable de recevoir, et souvent d'exprimer agréablement l'émotion changeante des jours. Ses petits poèmes sur « Les saisons » sont peut-être les plus gracieux, et ceux aussi

où l'art se soutient avec le plus de persévérance. L'auteur y cherche l'harmonie des mots, et il réussit à laisser dans nos regards des visions, sinon puissantes, du moins pleines de charme et de douceur. Voici « Le printemps » :

*Dans les cieux que son orbe dore,
Le soleil monte radieux ;
Sous ses rayons on voit éclore
Tout un monde mystérieux.
La nature s'éveille et chante
Et s'emplit de tendres soupirs ;
Partout la feuille frémissante
S'ouvre aux caresses des zéphirs.*

*La rose se penche, vermeille,
Tout auprès du lis embaumé,
Et, sur le trèfle blanc, l'abeille
Vient puiser son miel parfumé.
Près de la source qui murmure
Sur son lit de cailloux brunis,
On entend dans chaque ramure,
Le doux gazouillement des nids.*

*C'est le printemps, c'est la jeunesse,
C'est le réveil de l'univers ;
C'est la mystérieuse ivresse
Qui frémit sous les arbres verts.
Et puisqu'ici bas tout s'enivre,
Les oiseaux, les feuilles, les fleurs,
Enfants, vous qui vous sentez vivre,
À l'allégresse ouvrez vos cœurs.¹*

Si vous voulez un meilleur exemple encore du soin avec lequel Napoléon Legendre recherchait et obtenait parfois dans ses vers la douceur musicale du lyrisme, lisez les premières strophes d'un « Soir d'été » :

*La brise doucement caresse le feuillage,
L'air est limpide et pur ;
La mer frappe sans bruit le sable du rivage,
De sa vague d'azur.*

Les rayons du soleil par-delà les collines

¹ *Les Perce-Neige*, p. 7.

*Ont incliné leurs feux,
Et leurs derniers reflets, en teintes purpurines,
S'étendent dans les cieux.*

*Le ruisseau près de nous promène son murmure
Sur un lit de gazon ;
Le rossignol, caché dans son nid de verdure,
Commence sa chanson.*

*Chante, poète ailé, chante ; ta voix sonore
Est un écho du ciel ;
Pour publier le Dieu que tout mortel adore
La branche est ton autel.¹*

* * *

Mais dans la poésie, au souffle toujours un peu court, parfois trop tiède, ne se trouve pas, assurément, la meilleure part du talent de Napoléon Legendre.

Il nous semble que c'est dans les petites dissertations sur les mœurs et la morale que son esprit

¹ *Ibid.*, p. 35.

se plaisait davantage. Il a toujours aimé mêler un grain de philosophie – combien discrète – à tous ses discours. Quelques-unes de ces sortes de compositions sont assez vives, bien enlevées, et se peuvent lire encore avec agrément. Et, par exemple, celle que lui inspirèrent un jour les petites tyrannies de la Société protectrice des animaux¹, de cette Société qui organisa « la croisade vengeresse des races muettes contre les races parlantes ». Sa pitié pour les bêtes, s'il faut en croire Legendre, alla bien jusqu'à la fureur contre l'homme. « Honte à qui prend le fouet ; malheur à qui met la bride ; anathème à qui relie le collier au timon ou pousse la barbarie jusqu'à boucler les sangles ! » Et l'on vit alors les cochers et les conducteurs d'omnibus de Québec assiéger le petit bureau de la rue Saint-Pierre, où la Société autocrate et toute-puissante donnait ses ordres, préparait ses foudres.

« Sachez, Messieurs, leur disait-elle, que j'ai décidé d'en finir avec ces pratiques cruelles qui s'exercent sur les races muettes et domestiques. L'homme a fait son temps, le règne de la bête commence. »

Mais le discours libérateur est à peine entamé, qu'on vient annoncer à l'exécuteur des hautes œuvres que deux jugements ont été rendus en Cour contre la

¹ *Les Échos de Québec*, t. I, p. 98.

Société. Ce fut l'écroulement de son despotisme, et de nouveau l'émancipation de l'homme. On assure que jamais plus notre Société protectrice des animaux n'a recouvert un suffisant empire sur le roi de la création.

Napoléon Legendre s'avisa un jour de donner des conseils aux journalistes¹, à ceux-là surtout qui osaient se plaindre des vacances des parlements, et de la tranquillité accidentelle des partis politiques. Ce calme de la vie publique ne peut suffisamment alimenter les scribes qui ne s'inspirent que des agitations bruyantes et de la querelle des intérêts contraires. Plus de sujets d'articles ! c'était le chômage pour cette sorte de rédacteurs. Et Legendre de leur répondre :

« Allons donc ! Pas de sujets d'articles ! Est-ce que le journalisme, par hasard, serait créé expressément pour se nourrir de débats parlementaires, de bulletins de bataille ou de chicanes de partis ?

« Des sujets ! Mais c'est précisément quand le parlement chôme, quand le pays est en repos que les sujets doivent abonder. N'y a-t-il que la politique et tous ses rouages qui intéressent un pays ?

« Et les arts, et l'agriculture, et la science mise au niveau de tous, et l'éducation, et la religion, et la vie, enfin ? Pourquoi donc êtes-vous faits, ô journalistes, si

¹ *Ibid*, p. 1.

ce n'est pas pour tout cela ? »

Ainsi Napoléon Legendre traçait un véritable programme aux journalistes de 1876, un programme aussi vaste que doit être l'action elle-même du journal quotidien. Avec beaucoup d'à-propos il invitait les journalistes à concentrer leur esprit vers les questions d'ordre économique et social, plutôt que vers ce qu'il appelle « la bataille et la chicane des partis ».

Plus tard, Napoléon Legendre revenait sur ce sujet du journalisme, pour signaler avec vigueur, et avec un ferme bon sens, les défauts de la presse canadienne¹. Et il donnait à ses confrères les plus opportunes leçons : se soucier de bien écrire et apprendre à bien écrire ; ne pas écrire sur toutes sortes de sujets, même sur ceux qui sont hors la compétence du rédacteur ; respecter dans les polémiques inévitables les lois de la bonne éducation, « avoir de bonnes mœurs politiques et sociales ».

Ceux qui se souviennent des injures que l'on adressait alors si copieusement et si volontiers à l'adversaire politique, il n'y a pas encore si longtemps, comprendront toute l'opportunité des conseils que donnait vers 1875 Napoléon Legendre. Avec quelle ardeur prêchait-il le relèvement du niveau littéraire et

¹ *Ibid*, t. II, p. 181.

moral de nos journaux ! Et comme il regrettait que la carrière du journalisme restât mal payée, et fût pour cela trop souvent occupée par la médiocrité !

Napoléon Legendre avait conscience de l'importance du rôle que joue la presse, et de ses graves responsabilités.

« Le journalisme – qui n'est pas toujours la pensée d'un peuple – est néanmoins censé l'être. C'est l'écho de ce peuple au-dehors ; c'est lui qui le fait connaître aux autres nations, et les nations jugent tout naturellement cet écho qu'elles reçoivent, sans trop s'occuper de savoir s'il est fidèle ou mensonger. D'où il suit que si le sentiment du droit n'est pas assez fort pour nous faire garder la ligne droite et nous maintenir à la hauteur de notre tâche, nous devons avoir au moins pour mobile le légitime sentiment de l'amour-propre national. Pour nous faire songer à ce que nous disons, songeons un peu à ce que l'on dira de nous... »

* * *

C'est pour cette bonne renommée de son pays et de sa race que Napoléon Legendre souhaitait voir se développer chez nous une abondante et artistique littérature.

Il consacrait un jour un long article à ce que l'on osait appeler déjà de son temps « la littérature canadienne¹ ». Il ne put éviter de se poser et de poser à ses lecteurs l'inéluctable question : « Avons-nous dans cette province une littérature proprement dite ? » Et Legendre tenait déjà pour l'affirmative !

Sans doute, il ne se faisait pas illusion sur l'importance de nos premières œuvres littéraires, mais il vivait à une époque où les enthousiasmes de 1860 n'avaient pas encore éteint leurs feux. Lui-même avait vingt ans quand parurent les recueils littéraires qui groupaient et faisaient rayonner les meilleurs talents. Et il se plaisait à évoquer toutes ces activités frémissantes qui avaient renouvelé en quelques années notre patrimoine et nos espérances littéraires. Depuis la publication du *Répertoire National*, commencé à Montréal en 1848, et où l'on consigna en quatre volumes bien des faiblesses littéraires, jusqu'aux dernières chroniques d'Arthur Buies ou aux derniers chants lyriques de Fréchette, il passe en revue la production des trente dernières années, et il conclut que l'on a fait de considérables progrès dans ce domaine de notre action nationale. Il est tout fier d'observer que quelques-uns de nos écrivains ont forcé la frontière de

¹ *Ibid*, p. 1-42.

la province de Québec et sont lus même en Europe ; il rend un spécial hommage et un hommage mérité à l'abbé Raymond Casgrain, qui fut bien à cette époque le principal artisan du renouveau de notre littérature ; il rappelle les succès oratoires de l'abbé Holmes et de P.-J.-O. Chauveau ; il signale avec une particulière complaisance la toute jeune pléiade qui déjà brille sur l'horizon : Faucher de Saint-Maurice, Marmette, Le May, Larue, Buies, Évanturel, Marchand, Routhier : sa modestie l'empêchait de placer sa propre étoile dans cette constellation canadienne.

Puis Napoléon Legendre exposait, avec une libre franchise, que pour assurer des progrès meilleurs encore il fallait deux choses : un plus large système d'enseignement classique, et une critique littéraire véritable. Les programmes classiques de ce temps lui paraissaient trop ignorer le mouvement des idées et des œuvres littéraires contemporaines, retenir trop exclusivement dans la compagnie d'Homère et de Virgile l'esprit des jeunes étudiants. D'autre part, l'absence de critique littéraire avait pour conséquence que ni le goût des écrivains ni celui du public ne pouvaient recevoir une suffisante orientation.

Et Napoléon Legendre exprimait là deux idées opportunes. S'il ne faut pas que les jeunes élèves prennent avec les œuvres contemporaines un contact

qui nuise à l'étude des véritables modèles classiques, il est bon, pour stimuler leur esprit, de leur faire connaître que la littérature est une chose vivante encore, et il est utile à leur formation qu'ils n'ignorent pas les mouvements intellectuels de leur temps. Il est d'ailleurs si rare qu'en littérature chaque siècle ne puisse ajouter quelque chose d'utile à ceux qui l'ont précédé. Au surplus, sans critique ou avec une critique qui exalte ou méprise sans mesure, et qui juge sans autorité, la fortune littéraire des œuvres est trop souvent abandonnée aux caprices ou à la fantaisie du moment. Napoléon Legendre rendait hommage à l'Université Laval qui, en ouvrant à cette époque des concours publics de littérature, contribuait, non seulement à provoquer de nouveaux efforts chez les jeunes écrivains, mais aussi à créer une plus juste appréciation des ouvrages de l'esprit.

Les *Échos de Québec* sont donc tout pleins d'idées et de faits que l'on aime à faire revivre : ils sont les témoignages authentiques des préoccupations de ceux qui, déjà depuis si longtemps, nous ont précédés.

* * *

Napoléon Legendre était lui-même un modeste,

comme tous ceux qui ont quelque mérite. Il fut toujours ennemi du bruit.

Aucune vie n'a été plus calme que la sienne, et plus que la sienne, vouée aux arts de la paix. Fonctionnaire au Conseil législatif depuis 1876, il apprenait là sans doute, dans l'assemblée des vieillards, à être sage, et au retour du Parlement il s'enfermait dans la vie domestique. Sa porte ne s'ouvrait guère qu'à l'amitié, et parmi ceux qui fréquentaient chez Legendre on voyait surtout des fervents de la musique et des lettres. La musique et la littérature furent pour lui les plus agréables passe-temps. Il ne s'est jamais livré tout entier ni à l'une ni à l'autre, et c'est pourquoi Legendre n'a pas laissé après lui l'œuvre que pouvait promettre son talent. Le foyer qui fut le centre véritable de sa vie lui procura trop de faciles et délicates jouissances pour qu'il en fit un austère cabinet de travail.

Ce caractère plutôt pacifique de l'homme, et ce goût de la vie intérieure expliquent bien pourquoi Legendre n'a fait que passer au barreau. La chicane ne lui disait rien, et les clients le laissaient tranquille. Legendre avait son bureau à Lévis, et il avait coutume de dire que les jours où il ne s'y rendait pas il faisait un profit de vingt sous.

C'est encore cette horreur du tapage qui l'a fait toujours si modeste, et qui l'a dissuadé d'organiser

autour de ses livres cette réclame qui a quelquefois profité à d'autres. Il louait volontiers ceux d'autrui, et consentait à laisser ignorer les siens.

Depuis plusieurs années Napoléon Legendre, frappé par une maladie qui le réduisait presque à l'inaction, ne pouvait plus guère que parcourir de son pas pressé et menu les rues de cette ville dont il avait autrefois recueilli les échos. Mais on aimait à voir cet ancien, ou plutôt cet aîné que l'épreuve bien plus que l'âge avait vieilli, circuler encore parmi nous, et mettre en nos mémoires l'image d'une vie qui fut bonne et bienfaisante.

L'épreuve est finie ; la dernière page du livre de vie est signée. L'attention un peu distraite des contemporains s'est fixée de nouveau sur cet homme dont les dernières années se sont enveloppées d'ombre et de silence. Le nom et l'œuvre de l'écrivain resteront inscrits sur la liste des ouvriers délicats et habiles qui, aux premières heures ferventes de son histoire, ont honoré la littérature canadienne.

À l'ombre des érables.

Table

Bibliographie de Mgr Camille Roy	4
La nationalisation de la littérature canadienne	7
Sur la tombe d'Albert Lozeau	43
Albert Lozeau.....	51
Nérée Beauchemin	77
Napoléon Legendre	94

Cet ouvrage est le 83^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.